



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

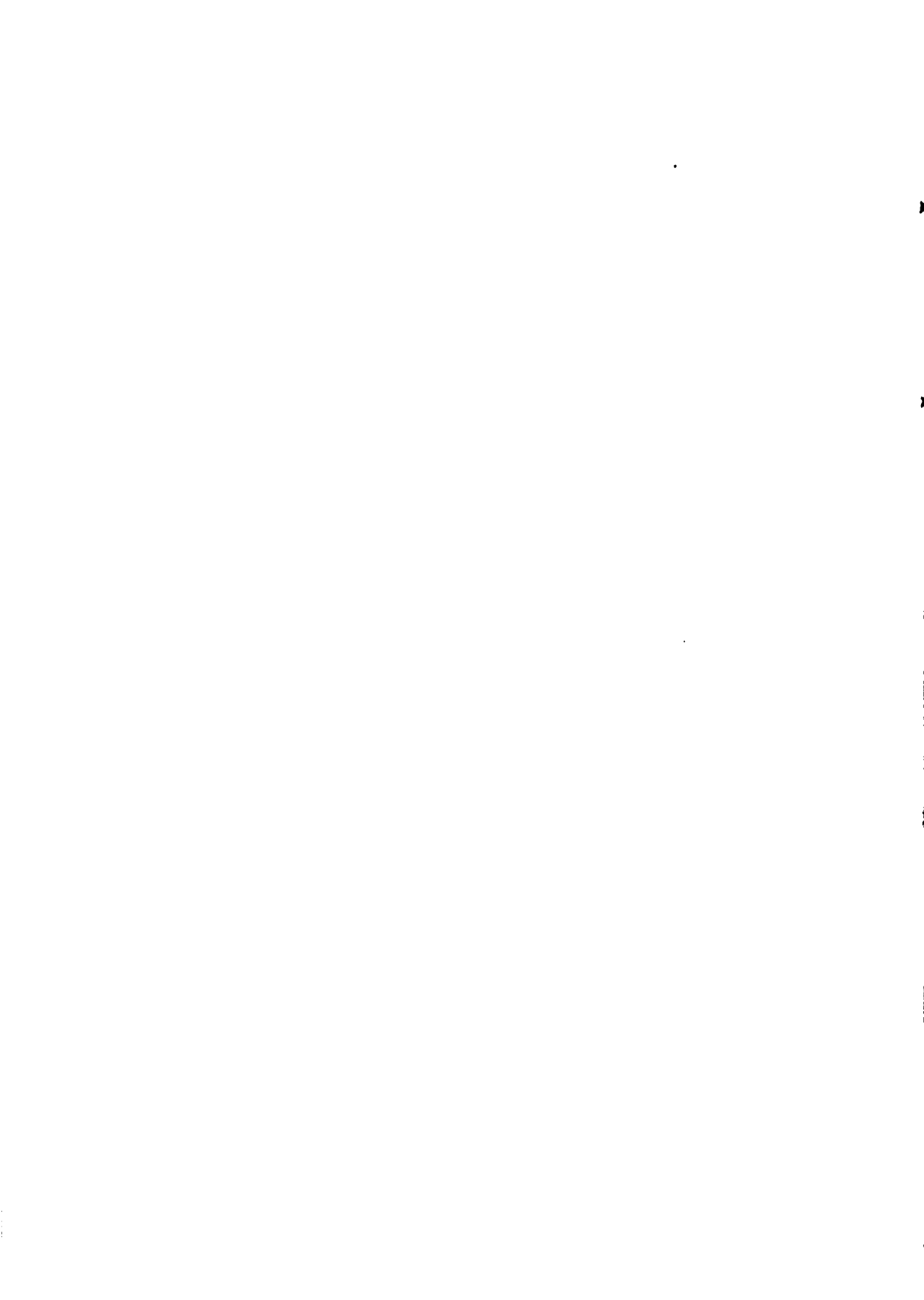
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





AUCASSIN  
ET NICOLETTE

---

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C<sup>ie</sup>, RUE GARANCIÈRE, 8

---

AUCASSIN  
ET NICOLETTE

CHANTEFABLE DU DOUZIÈME SIÈCLE

TRADUITE

PAR A. BIDA

RÉVISION DU TEXTE ORIGINAL ET PRÉFACE

PAR

GASTON PARIS



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & C<sup>ie</sup>

M DCCC LXXVIII

*Tous droits réservés*

~~R 2300.5, 10~~ ✓

37596.8.5

B ✓



23 \* 152



## *À MARIE*

*L'an mil huit cent soixante-dix,  
— Une année à jamais maudite, —  
Le cœur navré, l'âme interdite  
Des maux que le ciel a permis,  
Quelques instants je m'étourdis  
Sur votre absence et sur ma vie  
En lisant ce conte si doux  
D'un temps, hélas! bien loin de nous.  
Je pensais le lire avec vous,  
    . Ma douce amie.*

*Puis, inutile comme on l'est  
A cette heure, j'en vins à croire  
Que j'aurais peut-être assez fait  
Pour votre plaisir et la gloire,*

*Si je traduisais cette histoire,  
Et si sur le dernier feuillet,  
— Ne pouvant rien pour ma patrie  
Que prier Dieu pour son pardon, —  
J'inscrivais le cher et doux nom  
De mon amie.*

*Paris, ce 12 janvier 1871.*

## PRÉFACE

Malgré les efforts et les protestations d'une érudition souvent plus enthousiaste que critique, la poésie du moyen âge, prise dans son ensemble, reste inconnue au public même lettré. Le goût de notre temps pour l'histoire a remis en faveur ceux de nos anciens chroniqueurs qui sont les témoins sincères de grands événements; mais ni le caractère national de l'épopée, ni l'importance de la chanson d'amour dans l'histoire de la littérature européenne, ni la galanterie aventureuse du roman breton, ni même la joyeuseté piquante du conte n'ont pu déterminer dans la masse des lecteurs assez de curiosité pour leur faire aborder, je ne dis pas les textes, mais les traductions ou les arrangements qu'on

a faits exprès pour eux. Un seul de nos anciens poèmes, la *Chanson de Roland*, grâce à sa valeur tout à fait exceptionnelle et au zèle passionné de son dernier éditeur, a su rompre le charme, et se faire connaître au moins de nom à tous et de fait à un grand nombre. Cette indifférence ne résistera pas sans doute indéfiniment aux assauts qui lui sont livrés. Elle est, il faut le dire, expliquée par bien des causes, et jusqu'à un certain point justifiée par quelques-unes. Elle n'en est pas moins excessive et peu honorable pour le public, qui, trop porté à ne rechercher dans ses lectures que le plaisir facile, dédaigne non-seulement l'instruction, éminemment utile, qu'il trouverait dans l'ancienne littérature de la France, mais même les jouissances réelles qu'il en tirerait après quelque étude. S'il est une production de l'art de nos pères qui mérite de faire exception à la règle et qui ait le droit de devenir véritablement populaire, c'est assurément celle dont on offre ici, avec la traduction et l'illustration de main de maître, un texte soigneusement revu.

Le petit roman d'*Aucassin et Nicolette* a déjà il y a longtemps attiré l'attention des littérateurs. La passion jeune et fraîche qui en est l'âme, la forme originale du récit, la vive allure du style, frappèrent les premiers qui le lurent. Un seul manuscrit nous a conservé cette œuvre exquise : si l'on songe à combien de chances de destruction ce volume, écrit à la fin du treizième siècle, a été exposé depuis lors, on voit que c'est grand hasard si nous pouvons jouir encore des *doux chants* et des *beaux dits* du *vieux captif*. Si le manuscrit français 2168 de la Bibliothèque nationale n'avait pas eu un bonheur qui n'a pas été donné à bien d'autres livres plus beaux et plus faits pour être préservés, nous ne nous douterions pas de l'existence d'*Aucassin et Nicolette*; car aucun texte ancien n'en fait mention, et nulle autre production de notre ancienne poésie ne saurait nous en donner une idée. La plate imitation que le continuateur de *Huon de Bordeaux* a insérée, en changeant les noms, dans son poème, nous aurait fourni quelques-uns des faits du roman; mais, ainsi détachés de l'en-

semble, ils n'auraient aucunement attiré notre attention, et d'ailleurs ils ont perdu, en perdant leur forme première, presque toute leur valeur. Cette forme est digne d'attention à tous les points de vue. L'auteur d'*Aucassin* a donné lui-même à son œuvre le nom de *chantefable*, qui ne se retrouve nulle part dans la littérature française (l'italien a *cantafavola* dans un sens un peu différent), et qui ne saurait s'appliquer à aucune autre composition qu'à la nôtre. Il désigne en effet ce mélange de prose et de vers, de morceaux où l'on *chante* et de morceaux où l'on *dit et conte et fable* qui caractérise notre seul roman. L'existence même de ce nom, que l'auteur n'a pas dû fabriquer, implique celle de tout un genre, dont cet échantillon nous est seul parvenu. Les *chantefables* se débitaient en public, et étaient vraisemblablement exécutées par plusieurs personnes. C'est au moins ce qui semble résulter pour la nôtre de l'emploi du pluriel en tête des morceaux de prose : *Or dient et content et fablent*. Mais il est clair qu'au besoin un seul *jongleur* pouvait se charger et de réciter la prose et de chanter les vers. Ceux-ci étaient

chantés avec l'accompagnement de la *vielle* ou grand violon, comme les laisses monorimes des chansons de geste. Ils en ont absolument la forme, c'est-à-dire qu'ils se groupent en séries plus ou moins longues sur la même rime ou assonance : on sait que l'assonance ne porte que sur la dernière voyelle sonore, tandis que la rime comprend les consonnes qui la suivent. Dans notre poème, c'est l'assonance qui est employée, ce qui lui assure une assez haute antiquité et ne permet guère en tout cas de le faire descendre plus bas que la fin du douzième siècle. Les assonances, seuls témoins irréfragables de la prononciation du poète, — car les copistes successifs ont dû modifier gravement les autres parties de l'ouvrage, — nous engagent, par le tableau des sons qu'elles nous présentent, à remonter sans doute un peu plus haut. L'auteur accentuait encore, au moins dans certaines limites, l'*a* de la diphthongue *ai* (voyez les paragraphes III et xxxvii); il ne mélangeait que tout. à fait exceptionnellement *en* et *an* (xv); il ne distinguait pas *on* de *o* fermé (xxvii, xxxix); enfin il ne paraît pas avoir confondu *oi* provenant

de *e* ou *i* latins avec *oi* provenant de *au*, *o* plus *i* (xxv). Ces particularités permettent de le regarder comme un contemporain de Louis VII plutôt que de Philippe-Auguste. La forme de ses laisses monorimes n'est pas commune. Ce sont les seules que nous connaissons, dans toute notre ancienne poésie, dont les vers ne comptent que sept syllabes : ce rythme léger et un peu haletant ne laisse pas de place aux formules banales qui envahissent si facilement les vers de dix ou douze syllabes alignés en longues files, et se prête à merveille aux vives peintures ou aux monologues passionnés. La laisse se termine par un petit vers de quatre syllabes, toujours féminin : un vers analogue, féminin aussi, termine les laisses d'un certain nombre de nos anciennes chansons; mais il a six syllabes, ce qui se comprend, puisqu'il vient à la suite de décasyllabes ou même d'alexandrins. Au reste, la fonction de ce petit vers est la même dans les deux cas : elle est toute musicale; il s'agit de terminer par une chute bien marquée la série des vers chantés sur la même mélodie. On le voit clairement dans



le manuscrit qui nous a conservé notre roman : la musique du dernier vers de chaque laisse y est toute particulière. C'est, en effet, encore un trait propre à *Aucassin* que de nous être arrivé avec la musique des parties en vers. Nous n'avons rien conservé de pareil pour aucune chanson de geste, et les indications du manuscrit 2168 sont par conséquent extrêmement précieuses, car on peut sans doute les appliquer au moins en gros à l'ensemble de nos poèmes épiques. Aussi voulait-on donner ici un calque fidèle et une transcription en musique moderne des notes de ce manuscrit ; on en a été empêché par des circonstances fortuites. On peut voir une reproduction approximative de ces notes dans les éditions antérieures d'*Aucassin* ; elles ne suffisent pas pour nous mettre à même de juger si le *chant* était aussi *doux* que le vieux poète s'en vante, mais elles nous permettent d'apprécier le rapport de la musique au texte. Les notes sont disposées de façon à accompagner seulement les deux premiers vers de chaque laisse ; on peut dès lors se représenter le chant de deux façons : ou bien on chantait

le premier vers seul sur les notes correspondantes, et tous les vers suivants sur celles qui correspondent au second vers, ou bien la phrase musicale comprenait deux vers, et l'on chantait tous les vers impairs sur les notes du premier vers de la laisse, tous les vers pairs sur celles du second. C'est cette dernière hypothèse qui est la plus vraisemblable, de l'avis de musiciens compétents, et elle est confirmée pour *Aucassin* par une petite circonstance : dans la dernière laisse, par une erreur du scribe, trois vers, au lieu de deux, ont été accompagnés de notes, et le troisième vers reproduit la notation du premier et non du deuxième. Il faut croire alors que la *coda*, — ou cadence finale, correspondante au petit vers féminin, — pouvait s'adapter aussi bien à la première qu'à la seconde partie de la phrase musicale, car sans cela toutes les laisses devraient avoir un nombre pair de vers, ce qui n'est pas le cas : c'est aux musiciens à décider la question. La notation est la même pour toutes les laisses, comme on devait s'y attendre; mais la mention faite par l'auteur de la *douceur* de son *chant* permet de croire, ce que confirment

d'autres indices, que chaque chanson de geste avait sa musique ou, pour mieux dire, sa mélodie. Notre auteur avait sans doute composé celle de sa *chantefable*, comme il en avait fait les vers et les *dits*. Il est même probable qu'il l'exécutait aussi, soit qu'il fût seul, soit qu'il fût accompagné de sa femme, comme le jongleur qui nous parle dans le manuscrit de *Huon de Bordeaux*. Il nous a dépeint son attirail en nous représentant Nicolette qui s'habille en ménestrel (xxxviii).

Qui était-il? Le début, où il semble parler de lui, des bons vers *del deport del viel caitif*, n'est pas clair. *Deport* signifie-t-il « récit », et faut-il entendre que le poète tenait l'histoire d'un « vieux prisonnier », peut-être d'un ancien captif des Sarrasins? ou bien *deport* a-t-il le sens de « divertissement, amusement », et *caitif* signifie-t-il simplement « pauvre homme, malheureux »? Je n'ose rien affirmer. Cependant j'ai quelque peine à croire que ce charmant babil amoureux, que ces fraîches impressions de la nature, que ces figurines si vive-

ment enlevées, soient l'œuvre d'un pauvre vieux vagabond. Je pencherais plutôt pour la première hypothèse, et je me représenterais notre auteur comme parcourant gaiement le monde, en chantant et en déclamant le doux récit que lui avait appris un vieux prisonnier.

C'est sans doute du côté de la Champagne et de la Picardie qu'il s'en allait ainsi *vielant par le pais*. Le manuscrit est rempli de formes picardes, mêlées à des formes *françaises* plus rares, mais cela ne prouve rien, puisque nous ne savons pas par quelles mains l'ouvrage a passé; certains traits des assonances semblent indiquer l'est du domaine de la langue d'oïl; l'allure précise et la grâce sautillante du style font penser à ces charmants récits historiques, postérieurs d'un siècle, qu'on attribue à un ménestrel de Reims. Pourquoi la scène est-elle en Provence et non dans la France du Nord? Uniquement sans doute à cause de l'éloignement même, et pour avoir de prime abord un point de départ un peu exotique avant de s'embarquer pour les pays aventureux de Torelore et de Carthage. L'auteur savait d'ail-

leurs fort peu de chose de ce pays où il place ses héros. Il établit de sa propre autorité Aucassin et Garin comtes de Beaucaire, qui n'a jamais été un comté; il met aux portes de Beaucaire une grande forêt de neuf cents lieues carrées, où rôdent les lions à côté des sangliers (xvi, xvii); le château de Beaucaire est d'ailleurs sur le bord de la mer, et les gens du pays pratiquent le métier jadis commun de pilliers d'épaves (xxxiv); c'en est assez pour nous prouver que ce roman, d'une forme si française, n'est pas, ainsi qu'on l'a supposé, une traduction du provençal.

Si celui qui nous l'a raconté le tenait, comme on peut le croire, d'un croisé revenu d'Orient après y avoir été longtemps prisonnier, il faudrait peut-être y voir plutôt un des nombreux exemples de la pénétration en Occident, à cette époque, des fictions des romanciers grecs. Une princesse enlevée par des pirates, amenée à la cour d'un roi ou d'un prince lointain, inspirant au fils de ce roi une passion ardente, chassée par le roi qui persuade à son fils qu'elle est morte, mais suivie, rejointe, reperdue par

lui, et arrivant enfin, après mille traverses, à retrouver sa famille illustre et à partager le trône avec son amant, c'est bien là un cadre de roman byzantin. On a remarqué il y a longtemps que ce cadre est à peu près le même que celui du poëme français de *Flore et Blancheflor*, dont nous possédons deux rédactions du douzième siècle. En effet, *Flore* et *Blancheflor* d'un côté, *Aucassin* et *Nicolette* de l'autre, sont sans doute les représentants du même couple amoureux, qui portait, originairement, en grec, quelque nom fleuri comme nous en trouvons tant, *Anthias* et *Arganthoné*, par exemple, ou tout autre. Les auteurs de *Flore et Blancheflor* ont conservé l'écho de ces noms; je ne sais où le nôtre a pris les siens : celui de *Nicolette* est grec d'origine, et, grâce à saint Nicolas, qui marie les filles, il était de bonne heure devenu familier en France; mais *Aucassin*? Nous ne trouvons ce nom nulle part, et nous n'en découvrons pas l'origine.

On peut bien croire que du roman grec qui paraît avoir servi de fond à notre *chante-fable*

elle n'a gardé que peu de chose. J'ai presque tout indiqué en traçant le cadre général. Ce cadre même était arrivé incomplet : le *viel caitif* ou le jongleur qui l'avait écouté l'a rempli à sa façon, et il n'a pas fait preuve d'une invention heureuse ou féconde. Les aventures de nos amoureux, une fois qu'ils ont quitté leur pays, sont si plates et insignifiantes que le nouveau traducteur les a avec grande raison supprimées. On y trouve cependant avec quelque intérêt la tradition de la *couvade*, cet usage bizarre, fondé sur des idées fort antiques et fort générales, et qui aujourd'hui encore existe en plus d'un point de notre planète. Le dénouement est assez agréable, bien que raconté, comme toute la seconde moitié du roman, avec une précipitation visible ; mais il ne vient ni de la source grecque, ni de l'imagination de l'auteur : il est emprunté au beau poème de *Beuve d'Hanstone*, où Josiane s'habille en *jongleresse* et retrouve aussi son amant en lui chantant ses propres aventures. Toute cette fin est si hâtive, si peu intéressante, si dissemblable de la première partie, qu'on serait tenté de se demander si elle n'est

pas d'une autre main ; les vers aussi sont secs et sans charme. C'est cependant fort peu probable : l'auteur s'est dépêché d'en finir parce qu'il avait sans doute oublié la fin de l'histoire (elle est bien différente dans *Flore et Blancheflor*), et surtout peut-être parce qu'elle ne l'amusait plus. Son talent particulier était de peindre des détails à la fois réels et pittoresques, de rendre les élans prime-sautiers du sentiment dans des cœurs jeunes et naïfs, de noter le rythme et le ton de l'entretien familial. Les aventures extraordinaires, les grands combats, les lointains voyages n'étaient pas son fait. Il en trouvait dans sa *matière*, et c'était le goût de son temps, mais il a traité, même dans le commencement de son ouvrage, cette partie du sujet avec une visible négligence.

En revanche, il a exécuté les parties qui lui plaisaient avec un art dont le fini étonne dans sa naïveté. On ne trouve guère au moyen âge, si rempli de banales descriptions, des impressions rendues avec autant de charme et de vérité : la douce nuit de mai par laquelle Nicolette quitte



sa prison, l'ombre de la vieille tour où elle se blottit pendant qu'arrive le long de la rue, éclairée par la lune, la troupe des hommes armés; la *loge* fleurie à travers laquelle Aucassin regarde les étoiles, forment des tableaux pleins d'une charmante poésie. Quoi de plus fin, d'autre part, de plus élégant que la peinture de Nicolette s'avançant dans le jardin, relevant sa robe pour la rosée? quoi de plus brillant que son apparition subite aux pastoureaux, qui illumine tout le bois? quoi de plus charmant que la fuite des deux amoureux, quand Aucassin, ayant *entre ses bras ses amours, devant lui sur son arçon*, chevauche si insoucieux à travers le vaste monde? Tout cela est non-seulement vu, mais senti et rendu par un véritable artiste.

Avec ce sentiment vif et profond des beautés naturelles, l'auteur avait un œil et une oreille singulièrement aptes à saisir la réalité familière et populaire. Le bon cœur de la *guette* de la tour, la gaieté des bergers mangeant leur pain sur l'herbe, leur gaucherie, la grosse malice de celui qui est plus *emparlé* que les autres, sont touchés avec une vérité pleine de finesse.

Le discours du bouvier est fort remarquable : aux malheurs plus ou moins imaginaires de son héros, l'auteur oppose tout à coup la vraie souffrance, la dure condition des misérables, leur résignation presque stupide, mais qui doit donner à réfléchir aux puissants. Le bouvier ne peut comprendre qu'Aucassin pleure, puisqu'il est riche : n'est-ce pas encore ainsi que pensent les gens du peuple ? Le trait de la vieille mère de ce rustre, pour laquelle il a une tendresse si vraie, va droit au cœur, et c'est chose rare dans la littérature de ce temps-là, qui échappe si difficilement au cadre d'un petit nombre de sentiments toujours les mêmes, souvent faux ou au moins convenus.

Les dialogues sont des chefs-d'œuvre à la fois, si on peut le dire, de naturel et de convention. Certaines formules qui y reviennent sans cesse, quand l'occasion s'en présente, leur donnent quelque chose d'antique et presque d'homérique ; d'autre part, pour la précision, la grâce et la vivacité des tournures, ils nous offrent assurément la fleur de la langue parlée au temps d'Alienor de Poitiers. C'a été, à toutes les épo-

ques où notre littérature a jeté de l'éclat, son triomphe particulier que le dialogue simple, spirituel, légèrement ému, souple, ironique ou passionné : je ne crains pas de dire que les meilleures pages que le français moderne a produites en ce genre ne l'emportent pas sur les bons morceaux de notre vieille *chan-tefable*.

Il faut dire enfin ce qui fait avant tout l'attrait et le mérite de ce petit roman, la peinture naïve et ardente de l'amour jeune, innocent parce qu'il ne sépare pas le désir de la tendresse, au-dessus de toutes les considérations parce qu'il se croit éternel, enfantin, passionné, absurde et divin. On a dit non sans raison que l'auteur semblait parfois se moquer de son héros; mais il s'en moque comme tel personnage de Molière se moque des transports qu'il n'en a pas moins ressentis ou qu'il voudrait ressentir encore. Il avait certainement connu les mouvements divers, les bonds imprévus, les enfantillages, les rêveries, les désespoirs et les ivresses de l'amour qu'il a, d'un trait sûr et délicat, si naïvement exprimé. Il se disait bien que c'était là une

folie, mais il ne voyait rien de sage qui la valût ; il se complaisait à retracer ces émotions enchantées, bien qu'il sourît parfois lui-même de leur exagération. Il pouvait dire sans doute, comme un aimable poète, qui chantait peu d'années après lui :

Apris ai d'amours trestout mon aage :  
Or en sui plus fous qu'au comencement ;  
Mais je me pourpens qu'il n'en est nul sage,  
Ja tant n'en ara appris longement.

Le morceau le plus achevé, à mon sens, dans ce genre est l'entretien des deux amoureux quand Nicolette s'est approchée du souterrain où elle a entendu Aucassin gémir. Il est captif, elle est fugitive ; ils vont se séparer peut-être pour toujours ; ils s'aiment à donner leur vie l'un pour l'autre ; il semble qu'ils aient à se dire mille choses d'une importance capitale, et cependant les voilà, elle appuyée sur son pilier, lui dans le fond de sa prison, qui se disputent délicieusement pour savoir lequel des deux aime mieux l'autre. Cela ne rappelle-t-il pas cette

admirable scène de *Tartuffe*, que Dorine clôt en s'écriant :

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous :

Les amoureux du douzième siècle et ceux du dix-septième ne parlent pas le même langage, mais ils disent bien les mêmes choses.

L'excès de l'amour d'Aucassin ne l'amène pas seulement à négliger ses devoirs de chevalier, à braver son père, et plus tard à quitter pour une vie d'aventures son haut rang dans la société : il le pousse à briser même le joug que la religion, au moyen âge, imposait, sinon aux actions, du moins aux pensées. Il n'y a rien dans toute la littérature de cette époque qui ressemble à l'étonnant morceau où le fils du comte de Beaucaire, exaspéré par la disparition de son amie, rejette les espérances du paradis et les craintes de l'enfer, et s'écrie, comme cette grande dame du dix-septième siècle, qu'il doit y avoir bien meilleure compagnie dans le second que dans le premier de ces séjours. Notre auteur a ici donné carrière à sa verve : il devait suffire à

Aucassin de dire qu'il ne se souciait pas du paradis sans Nicolette et que l'enfer lui plairait avec elle ; le reste est la broderie du conteur, qui a profité de cette occasion pour exhaler des sentiments qu'il n'aurait pas osé exprimer en son nom. On reconnaît dans cet étrange dithyrambe la haine des jongleurs, des harpeurs, de ceux qui vivaient des fêtes et des tournois, qui exploitaient les goûts de plaisir et souvent les vices des *beaux ducs*, des *beaux chevaliers* et des *belles dames courtoises*, contre ces *vieux prêtres* moroses qui prêchaient sans cesse l'abstinence, la charité, le jeûne et l'aumône, et faisaient maintes fois congédier toute la bande joyeuse et affamée des ménestrels. Il ne faudrait pas prendre cette invective à la lettre : c'est une boutade sans conséquence ; notre auteur ne se serait pas résigné si aisément, au fait et au prendre, à la damnation éternelle : il parle ailleurs de Dieu *qui aime ceux qui s'aiment*, et il comptait sans doute sur l'indulgence de ce Dieu-là.

Le style d'*Aucassin et Nicolette* offre un excellent spécimen de ce que la langue française,

bien maniée, pouvait être au douzième siècle. Il s'en faut que tous nos anciens prosateurs écrivent aussi bien : qu'on lise les autres contes qui figurent avec *Aucassin* dans le même volume de la Bibliothèque elzevirienne, on verra bien la différence. Ici la phrase n'est pas traînante, ni embarrassée de mots inutiles, ni empêtrée dans des constructions mal suivies : tout est vif, précis et clair. Ce qu'il faut surtout remarquer, c'est le rythme qui anime et scande perpétuellement le discours. Cette prose a été faite pour être récitée, presque jouée, et non pour être froidement lue ; c'est ce qui lui a donné ses rares qualités. C'est pour cela que nous en retrouvons d'analogues dans des écrits en prose ayant la même destination, comme les récits du ménestrel de Reims, ou le dit de l'*Herberie* de Rutebeuf. On verra, en la lisant, si l'on a le droit de dire que notre ancienne langue était barbare, confuse et gauche. Les temps modernes n'ont rien produit de meilleur : Voltaire ou Mérimée auraient envié cette grâce dégagée et cette allure à la fois négligée, sûre et rapide.

Le traducteur a senti la difficulté qu'il y avait à se mesurer avec un pareil modèle; il a pourtant essayé de lutter, et je n'hésite pas à dire qu'il a réussi. Son œuvre est en maint endroit une transposition plutôt qu'une traduction; d'autres fois il a serré de près l'original; il en a toujours rendu avec un singulier bonheur l'esprit, le sentiment, et tout le charme qui n'est pas absolument inséparable de la forme même. On s'étonnera de voir une plume si fine et si savante dans une main qui tient si bien le crayon; le public hésitera à croire que Bida puisse écrire supérieurement, sous le prétexte qu'il dessine à merveille. Il faudra pourtant bien le reconnaître, et goûter la prose et les doux vers du maître en admirant les compositions que, pour surcroît d'intérêt, il s'est plu à graver lui-même. Le vieux conteur avait fait le texte et la musique de son œuvre; son imitateur fait le texte et l'illustration: ils sont dignes l'un de l'autre. Le *dit* et le *chant* d'autrefois n'auront pas fait plus de plaisir que n'en feront le récit et les images d'aujourd'hui. Je me hâte de laisser le lecteur en jouir, en lui demandant pardon de



---

l'avoir retenu quelques instants. Bida a pensé qu'une petite introduction était nécessaire avant de lire ce vieux conte si agréablement rajeuni ; j'ai été heureux, en joignant mon nom au sien, de me faire donner un témoignage public d'une si chère et si précieuse amitié.

GASTON PARIS.





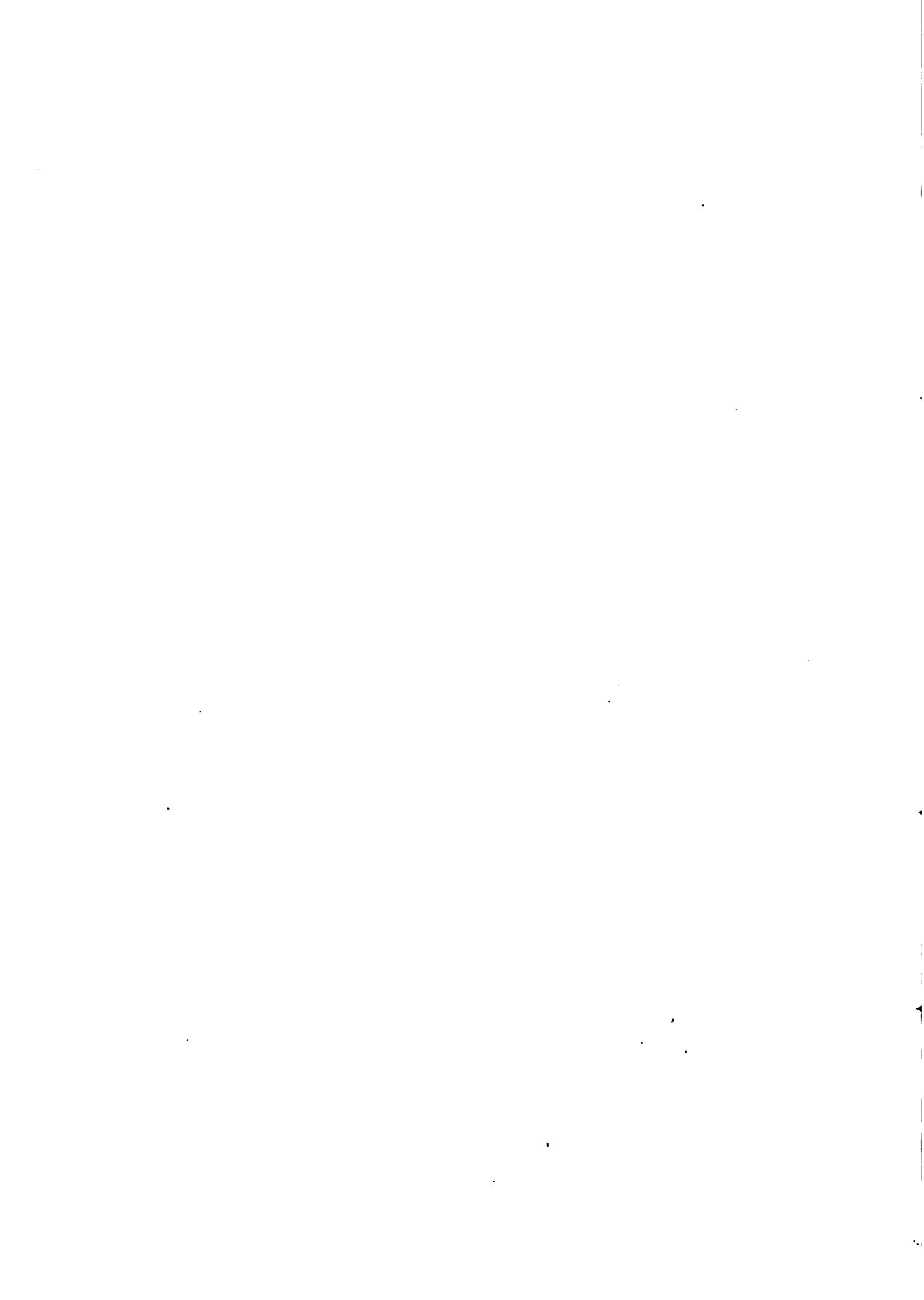


AUCASSIN ET NICOLETTE



REVUE

Imp. A. Palm. or. Paris



# AUCASSIN ET NICOLETTE

---

## CHANT.

Qui veut écouter aujourd'hui  
Les vers qu'un captif misérable  
A faits pour charmer son ennui?  
C'est l'histoire très-mémorable  
De deux enfans, couple charmant,  
D'Aucassin et de Nicolette.  
Vous y verrez quel gros tourment  
Au jouvenceau, son cher amant,  
Causa l'amour de la fillette.  
Doux est le chant, beaux sont les vers,  
Et le récit du vieux poëte,  
Savant, instructif et divers,  
N'a rien qui ne soit fort honnête.  
Nul n'est si dolent, si marri,  
De si grand mal endolori,

Si navré de tristesse noire,  
Que, s'il veut ouïr cette histoire,  
Il n'en soit aussitôt guéri,  
Tant elle est douce.

## RÉCIT.

Le comte Bougars de Valence faisoit au comte Garin de Beaucaire une guerre si grande, si terrible et si mortelle qu'il ne passoit pas un seul jour sans se présenter aux portes, aux murs et aux barrières de la ville avec cent chevaliers et dix mille sergents à pied et à cheval. Il lui brûloit sa terre, lui ruinoit son pays et lui tuoit ses hommes. Le comte Garin de Beaucaire étoit vieux et foible; il avoit fait son temps. Il n'avoit aucun héritier, ni fils ni fille, si ce n'est un jeune garçon qui étoit tel que je vais vous le dire. Le damoiseau s'appeloit Aucassin. Il étoit beau, gentil et grand, bien en jambes et en pieds, bien aussi de corps et de bras. Il avoit les cheveux blonds et frisés en petites boucles, les yeux vairs et rians, le visage clair et délicat, le nez haut et bien planté. Et il étoit si bien doué de toutes bonnes qualités qu'il n'y en avoit en lui de mauvaise :



mais il étoit si rudement féru d'amour, qui tout vainc, qu'il ne vouloit ni être chevalier, ni prendre les armes, ni aller aux tournois, ni rien faire de ce qu'il devoit. Son père et sa mère lui disoient :

— Fils, prends tes armes, monte à cheval, défends ta terre et viens en aide à tes hommes. S'ils te voient parmi eux, ils défendront mieux leurs corps et leurs biens, ta terre et la mienne.

— Père, fait Aucassin, que dites-vous là? Dieu ne m'accorde jamais rien de ce que je lui demande, si je deviens chevalier, monte à cheval et vais à la bataille où je pourrai frapper ou être frappé, avant que vous m'ayez donné Nicolette, ma douce amie, que tant j'aime !

— Fils, dit le père, cela ne se peut. Laisse là Nicolette. C'est une captive qui fut amenée d'une terre étrangère. Le vicomte de cette ville l'acheta des Sarrasins et l'amena ici. Il l'a tenue sur les fonts, baptisée et faite sa filleule; il lui donnera un de ces jours un bachelier qui lui gagnera honorablement son pain. Tu n'as que faire d'elle; et, si tu veux prendre femme, je te donnerai la fille d'un roi ou d'un comte. Il n'y a si grand seigneur en France qui ne te donne sa fille, si tu la veux.

— Ma foi, père, fait Aucassin, y a-t-il aujourd'hui en ce monde si haut rang que, si Nicolette, ma très-douce amie, y étoit placée, elle ne s'en trouvât digne? Si elle étoit impératrice de Constantinople ou d'Allemagne, reine de France ou d'Angleterre, ce seroit encore assez peu pour elle, tant elle est noble, honnête et bonne, et douée de toutes bonnes qualités.

## CHANT.

Aucassin étoit de Beaucaire,  
D'un castel au noble séjour;  
Nul ne le peut jamais distraire  
De son cruel et cher amour.  
Son père toujours le querelle;  
Et sa mère : — Méchant, dit-elle,  
Que prétends-tu donc? J'en conviens,  
Nicolette est honnête et belle,  
Mais d'une terre de païens  
En ce pays elle est venue,  
Par d'impurs Sarrasins vendue.  
Puisque femme tu veux choisir,  
Prends donc fille de haut parage.  
— Mère, ce n'est pas mon désir :  
Nicolette est gentille et sage;  
Pur est son cœur, beau son visage,

Il est juste que j'aie un jour  
Et son beau corps et son amour,  
Qui tant m'est douce.

## RÉCIT.

Quand le comte Garin de Beaucaire voit qu'il ne peut distraire son fils Aucassin de l'amour de Nicolette, il va trouver le vicomte de la ville, qui étoit son vassal, et lui parle ainsi :

— Sire vicomte, faites disparaître Nicolette, votre filleule. Maudite soit la terre d'où elle est venue en ce pays! Car à cause d'elle je perds Aucassin, qui ne veut pas devenir chevalier, ni rien faire de ce qu'il doit. Et sachez bien que si je puis m'emparer d'elle, je la ferai brûler vive, et vous-même pourrez avoir grand'peur pour vous.

— Sire, fait le vicomte, j'ai regret qu'Aucassin aille et vienne et cherche à lui parler. J'ai acheté cette fille de mes deniers, je l'ai tenue sur les fonts et baptisée et faite ma filleule. Je lui aurois donné un bachelier qui lui auroit gagné honorablement son pain. Votre fils Aucassin n'auroit eu que faire d'elle. Mais, puisque c'est votre volonté et votre plaisir, je l'enverrai en

tel pays et en tel lieu que jamais il ne la verra de ses yeux.

— Prenez garde à vous, fait le comte Garin : grand mal vous en pourroit advenir !

Ils se quittent. Le vicomte étoit très-riche ; il avoit un beau palais donnant sur un jardin. Il y fait enfermer Nicolette dans une chambre de l'étage le plus élevé, et il place près d'elle une vieille femme pour lui tenir compagnie. Il fait apporter pain, viande et vin, et tout ce dont elles peuvent avoir besoin. Puis, il fait sceller la porte afin qu'on ne puisse y entrer ni en sortir, et tout fermer, à l'exception d'une fenêtre toute petite qui donnoit sur le jardin, par où venoit un peu d'air pur.

CHANT.

Donc Nicolette fut jetée  
Dans une grand'chambre voûtée,  
Bien bâtie et peinte à ravir ;  
Mais ce n'étoit pour son plaisir.  
Elle vint près de la fenêtre,  
Et regarda dans le jardin.  
Quand elle vit en son chagrin  
Les belles fleurs prêtes à naître,

Et dans l'ombre des verts rameaux  
S'appeler les petits oiseaux,  
Alors Nicole la blondine  
Se sentit vraiment orpheline.  
— Ah! Seigneur, pourquoi suis-je ici?  
Mon damoiseau, mon cher souci,  
Or vous savez que je vous aime;  
Et je sais bien que, Dieu merci,  
Je ne vous déplaïs pas moi-même.  
Ami, c'est donc pour votre amour  
Que l'on m'a mise en ce séjour,  
Où je traîne une triste vie;  
Mais, par Dieu, le Fils de Marie,  
Bien longtemps je n'y resterai;  
Et sûrement j'en sortirai  
S'il se peut faire.

## RÉCIT.

Nicolette étoit en prison, comme vous l'avez ouï et entendu, dans cette grand'chambre. Le bruit se répandit par tout le pays que Nicolette étoit perdue. Les uns disoient qu'elle s'étoit enfuie hors du territoire, les autres que le comte Garin de Beaucaire l'avoit fait mourir. Si quel-qu'un en fut joyeux, Aucassin en eut un grand chagrin. — Il va trouver le vicomte de la ville et lui parle ainsi :

— Sire vicomte, qu'avez-vous fait de Nicolette, ma très-douce amie, la chose que j'aimois le plus au monde? Me l'avez-vous ravie? Sachez bien que, si j'en meurs, compte vous en sera demandé; et ce sera bien juste, car vous m'aurez tué de vos deux mains, en m'enlevant ce que j'aimois le plus au monde.

— Beau sire, fait le vicomte, laissez cela. Nicolette est une captive que j'amenai de la terre étrangère. Je l'achetai des Sarrasins de mes propres deniers. Je l'ai tenue sur les fonts et baptisée et faite ma filleule. Je l'ai nourrie, et je lui aurois donné un de ces jours un bachelier qui lui auroit gagné honorablement son pain. Ce n'est pas votre affaire. Mais prenez plutôt la fille d'un roi ou d'un comte. Au surplus, que croiriez-vous avoir gagné si vous l'aviez prise pour maîtresse et mise dans votre lit? Vous y feriez peu de profit; car pendant toute l'éternité votre âme seroit en enfer, et vous n'entreriez jamais en paradis.

— Qu'ai-je à faire en paradis? Je n'y désire entrer, mais bien avoir Nicolette, ma très-douce amie que tant j'aime. Car en paradis ne vont que telles gens que je vais vous dire : de vieux prêtres, de vieux éclopés et manchots qui,

nuit et jour, se traînent devant leurs autels et dans leurs vieilles cryptes; et puis ceux qui portent ces vieilles chapes usées et sont vêtus de ces vieilles robes de moines, ceux qui vont nus et sans chaussures, couverts de tumeurs et mourant de faim et de soif, de froid et de misère. Ceux-là vont en paradis; je n'ai que faire avec eux : mais bien en enfer veux-je aller; car en enfer vont les beaux clercs et les beaux chevaliers qui sont morts aux tournois et aux belles guerres, et les bons écuyers et les gentils-hommes. Avec ceux-là veux-je bien aller. Là vont aussi les belles et honnêtes dames qui ont deux ou trois amis avec leurs barons. Là va l'or, l'argent, les fourrures de vair et de gris, et les joueurs de harpe, et les jongleurs, et les rois du monde. Avec ceux-là veux-je bien aller, pourvu que j'aie Nicolette, ma très-douce amie, avec moi.

— Certes, fait le vicomte, vous en parlez en vain : jamais ne la reverrez. Et si vous lui parliez et que votre père vînt à le savoir, il nous brûleroit vifs, elle et moi, et vous-même pourriez avoir grand'peur pour vous.

— Cela m'afflige, dit Aucassin.

Et tout triste, il quitte le vicomte.

## CHANT.

Aucassin, morne et désolé,  
Sans plus parler s'en est allé.  
De son amie au blanc visage  
Qui donc pourroit le consoler ?  
Semblablement, quel homme sage  
Oseroit bien le conseiller ?  
Vers le riche palais du comte  
Il s'en retourne lentement ;  
Lentement les degrés il monte,  
Et, pour songer à ses malheurs,  
Seul, dans sa chambre il se renferme.  
Là ce furent des cris, des pleurs,  
Et des regrets et des douleurs,  
Qu'on n'en sauroit prévoir le terme.  
— O Nicolette, ô mon amour,  
Au doux aller, au doux retour,  
Au doux maintien, au doux langage,  
Aux doux baisers, au doux visage,  
Au front blanc plus pur que le jour,  
Pour vos beaux yeux mon âme est pleine  
De tant de deuil et de tourment  
Que jamais d'une telle peine  
Je ne pourrai sortir vivant,  
Ma sœur amie.



## RÉCIT.

Pendant qu'Aucassin étoit ainsi dans sa chambre à regretter Nicolette sa mie, le comte de Valence, qui avoit à soutenir sa guerre, ne s'oubloit point. Il avoit mandé ses hommes de cheval et de pied. Il se dirige donc vers le château pour l'assaillir. Le bruit s'en répand, et les chevaliers et les sergents du comte Garin s'arment et courent aux murs et aux portes pour défendre le château. Et les bourgeois montent aux créneaux et jettent carreaux et pieux aigus. Pendant que l'assaut étoit le plus vif, le comte de Beaucaire vient à la chambre où Aucassin menoit deuil et regrettoit Nicolette, sa très-douce amie, que tant il aimoit.

— Ha ! fils, dit-il, es-tu assez malheureux et foible de voir ainsi assaillir ton château, le meilleur et le plus fort ! Or sache bien, si tu le perds, que tu es déshérité. Fils, allons, prends tes armes, monte à cheval et défends ton bien, prête main-forte à tes hommes et va à la bataille. Point n'est besoin que tu frappes un homme ou qu'un autre te frappe. Si nos vassaux te voient au milieu d'eux, ils défendront mieux

leur avoir et leurs corps, ta terre et la mienne, et tu es si grand et si fort que, puisque tu le peux faire, faire le dois.

— Père, dit Aucassin, que dites-vous là? Que Dieu ne m'accorde rien de ce que je lui demande, si je me fais chevalier, monte à cheval et vais à la bataille où je frappe chevaliers ou chevaliers me frappent, avant que vous m'ayez donné Nicolette, ma douce amie que tant j'aime.

— Fils, dit le père, c'est impossible. J'aimerois mieux perdre tout ce que j'ai que te la donner pour femme.

Il s'en va. Et quand Aucassin le voit s'en aller, il le rappelle.

— Père, fait Aucassin, venez çà. Je vous ferai une proposition.

— Laquelle, beau fils?

— Je prendrai les armes et j'irai à la bataille, à la condition que si Dieu me ramène sain et sauf, vous me laisserez voir Nicolette, ma douce amie, le temps de lui dire deux ou trois mots et de lui donner un seul baiser.

— Je l'octroie, fait le père.

Il lui en donne sa parole, et rend son fils heureux.



— Mes corps, la tienne et la mienne,  
 et tout ce que tu auras, puisque tu le  
 veux.

— Mais, que faites-vous là?  
 — C'est de la folie, dit-il, de ce que je lui  
 fais. Mais chevalier, monte à cheval  
 sur ta pucelle ou je t'ôte chevaliers ou  
 je t'ôte pucelle, avant que vous m'ayez  
 vu. — C'est, ma douce amie, que tant

— Fils, dit le père, c'est impossible. J'aimerois mieux perdre tout ce que j'ai que te la donner pour femme.

Il s'en va. Et quant Aucassin le voit s'en aller, il se met à pleurer.

— Aucassin, venez ça. Je vous aime, dit-il.

— Beau fils,

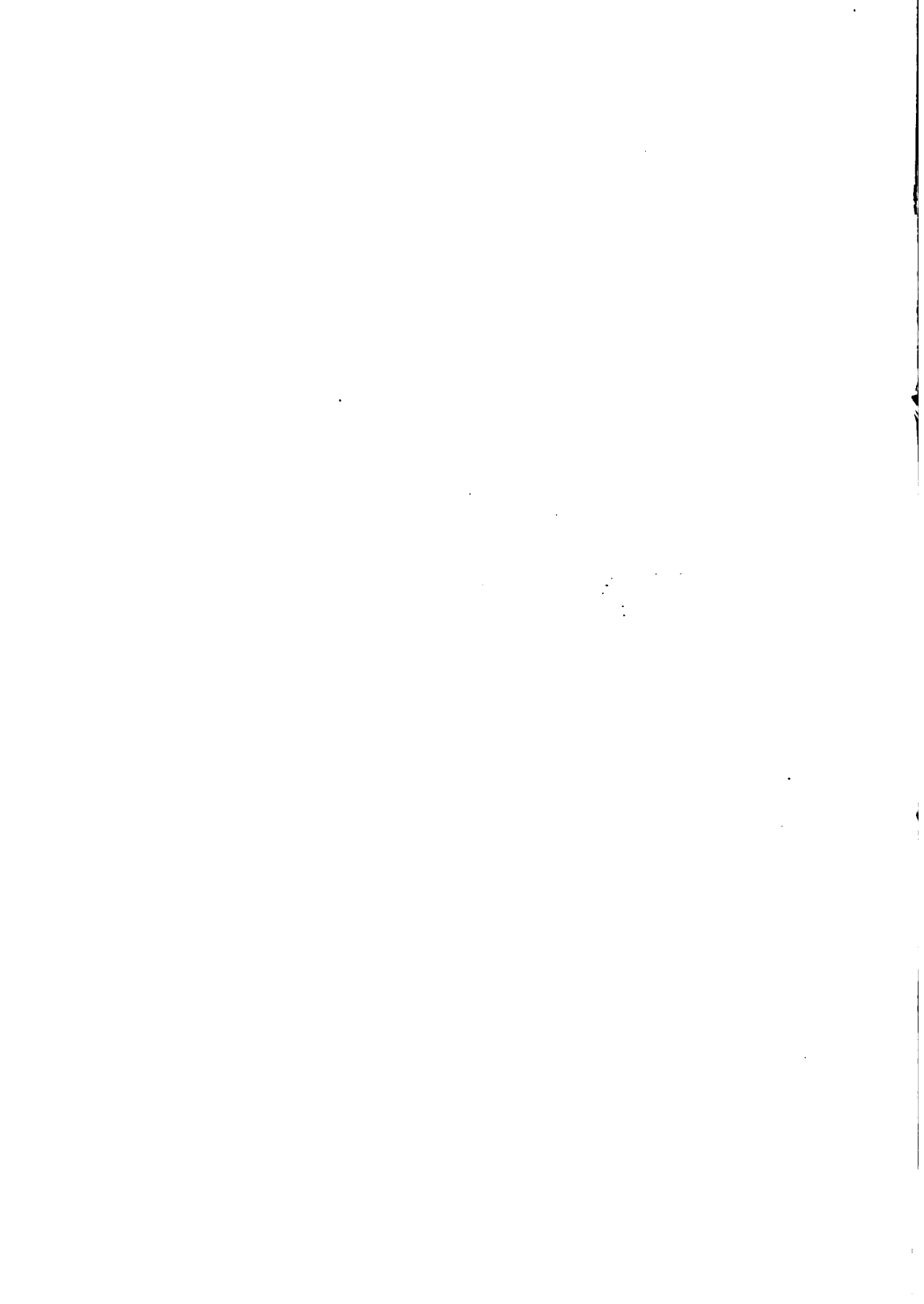
— J'irai les chercher et j'irai à la lettable, dit-il. — Mais, si Dieu me ramène sain et sauf, vous ne le sçavez voir Nicolette, ma douce amie, le temps de lui dire deux ou trois mots et de le lui donner un seul baiser.

— Je l'octroie, dit le père.

Il lui en donne sa parole, et rend son fils à sa mère.



*Imp. A. Salmon Paris*



## CHANT.

Aucassin, sur cette promesse,  
Eut le cœur si rempli d'ivresse  
Que, pour cent mille marcs d'or pur,  
Il n'eût pas donné, j'en suis sûr,  
L'espoir de si douce caresse.  
Il appelle son écuyer  
Et pour la bataille il s'apprête :  
L'épée au flanc, le casque en tête,  
Il monte sur son destrier.  
Avec l'écu sur sa poitrine  
Et sa forte lance en son poing,  
Je vous jure qu'on ne vit point  
Chevalier de plus fière mine.  
De son amie il se souvient,  
Pique son cheval, qui s'élançe,  
Et le front haut, haute la lance,  
Tout droit à la porte il s'en vient,  
A la bataille.

## RÉCIT.

Aucassin s'avance, armé, sur son cheval,  
comme vous l'avez ouï et entendu. Dieu ! comme  
son armure lui va bien, l'écu au col, le heaume  
en tête et les glands de son épée sur sa hanche

gauche! Et le jeune varlet est grand et fort, beau et bien fait, et le cheval qu'il chevauche vif et rapide; et il l'a bien dirigé par le beau milieu de la porte. Or ne croyez pas qu'il songe à prendre bœufs, vaches ni chèvres, à tuer un chevalier ou qu'un chevalier le peut tuer. Nenni : il n'y pense pas, mais rêve tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il oublie ses rênes et ce qu'il vient faire. Et le cheval, qui avoit senti l'éperon, l'emporte dans la mêlée. Il se lance jusqu'au milieu des ennemis, qui jettent de toutes parts les mains sur lui et le prennent. Ils lui enlèvent son écu et sa lance, l'emmènent soudain prisonnier et alloient déjà s'entretenant de quelle mort ils le feroient mourir. Alors seulement Aucassin les entend : — Ha! Dieu, fait-il, douce créature! Voilà les ennemis qui m'emmènent et qui vont me couper la tête! Et une fois que j'aurai la tête coupée, jamais je ne parlerai à Nicolette, ma douce amie que tant j'aime! J'ai encore là ma bonne épée et suis assis sur mon bon cheval tout frais; et si je ne me défends maintenant pour elle, et qu'elle continue à m'aimer, que Dieu ne lui vienne jamais en aide!

Le jeune varlet est grand et fort, le cheval



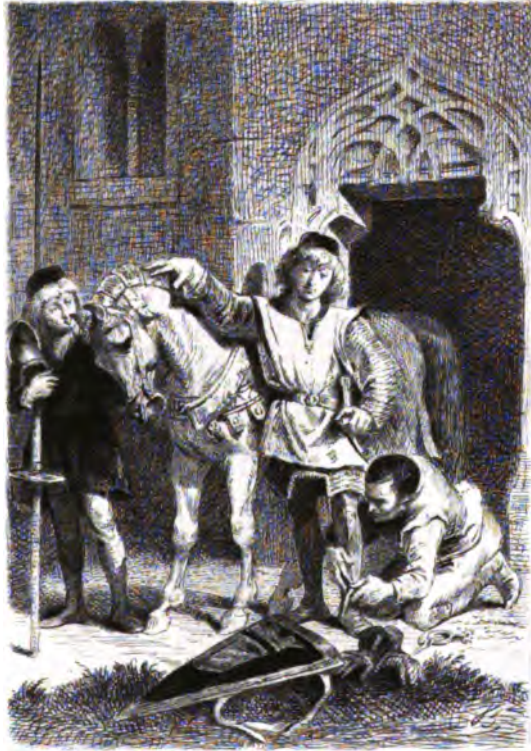


et fort,  
anche  
beau

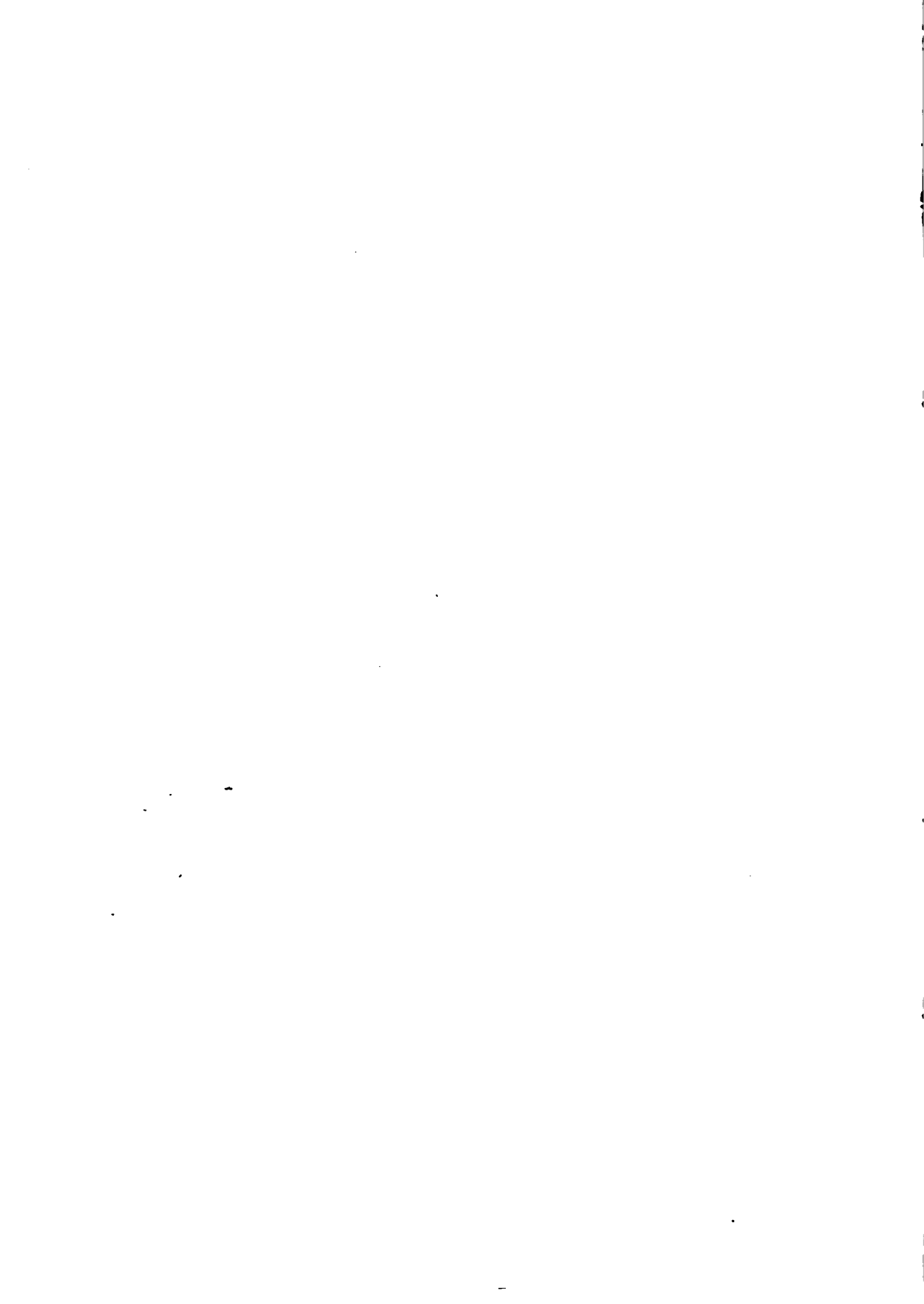
se  
Im  
de to  
Il s'

lui et i  
s'entreten  
s'entreten  
s'entreten

ten s'  
a m'aime  
ai le!  
Le



*Comp. A. Rickman. 1861*



qui le porte est ardent. Or il met la main à l'épée et commence à frapper à droite et à gauche. Il coupe heaumes et nasals, poings et bras, et fait autour de lui une tuerie comme le sanglier fait des chiens qui l'assaillent en forêt. Il leur abat dix chevaliers, en navre sept, s'échappe de la mêlée et revient au galop, l'épée en main. Le comte Bougars de Valence, ayant entendu dire qu'on alloit pendre son ennemi Aucassin, vient de ce côté. Aucassin l'avise, il lève son épée et le frappe sur son heaume si rudement qu'il le lui enfonce sur la tête. Le comte est si étourdi du coup qu'il tombe à terre. Aucassin allonge le bras, le saisit, l'emmène prisonnier par le nasal de son heaume et le conduit à son père.

— Père, fait Aucassin, voici votre ennemi qui vous a tant fait guerre et mal. Voilà vingt ans que dure cette guerre que jamais homme ne put finir.

— Beau fils, dit le père, voilà comment tu dois débiter dans la chevalerie, et ne plus songer à tes folies.

— Père, répond Aucassin, n'allez pas me sermonner, mais tenez votre promesse.

— Hé! quelle promesse, beau fils?

— Quoi! père, l'avez-vous oubliée? Par mon chef, qui que ce soit qui l'oublie, moi je ne la veux oublier; car elle me tient fort au cœur. Or ne m'avez-vous pas promis, quand j'ai pris les armes et que je suis allé à la bataille, que, si Dieu me ramenoit sain et sauf, vous me laisseriez voir Nicolette, ma douce amie, le temps de lui dire deux ou trois mots, et de lui donner un seul baiser? Me l'avez-vous promis? Et je veux que vous me teniez parole.

— Moi! fait le comte, que Dieu ne me vienne en aide si je tiens une pareille promesse. Et si cette fille étoit là, je la ferois brûler vive, et vous-même pourriez avoir grand'peur.

— Est-ce fini? dit Aucassin.

— Si Dieu m'aide, fait le père, oui.

— Certes, fait Aucassin, je suis bien grandement fâché de voir qu'un homme de votre âge ment. — Comte de Valence, je vous ai fait prisonnier?

— Oui, sire, certainement, fait le comte.

— Donnez-moi votre main.

— Sire, volontiers.

Et il met sa main dans celle d'Aucassin.

— Me jurez-vous, dit Aucassin, que tout le temps que vous serez en vie, si vous trouvez

moyen de faire honte à mon père, ou dommage en son corps ou en ses biens, vous ne manquerez pas de le faire?

— Pour Dieu, sire, ne vous moquez pas de moi. Mais mettez-moi à rançon. Vous ne sauriez me demander tant d'or ou d'argent, chevaux ou palefrois, ni vair ni gris, chiens ni oiseaux, que je ne vous les donne.

— Hé! fait Aucassin, ne reconnoissez-vous pas que vous êtes mon prisonnier?

— Sire, oui, je le reconnois.

— Donc, Dieu ne m'aide jamais si je ne vous fais sauter la tête, à moins que vous ne me le juriez.

— Au nom de Dieu, je vous jure tout ce qu'il vous plaira.

Et il jure. Et Aucassin le fait monter sur un cheval, il monte sur un autre, et il le conduit jusqu'à ce qu'il soit en sûreté.

## CHANT.

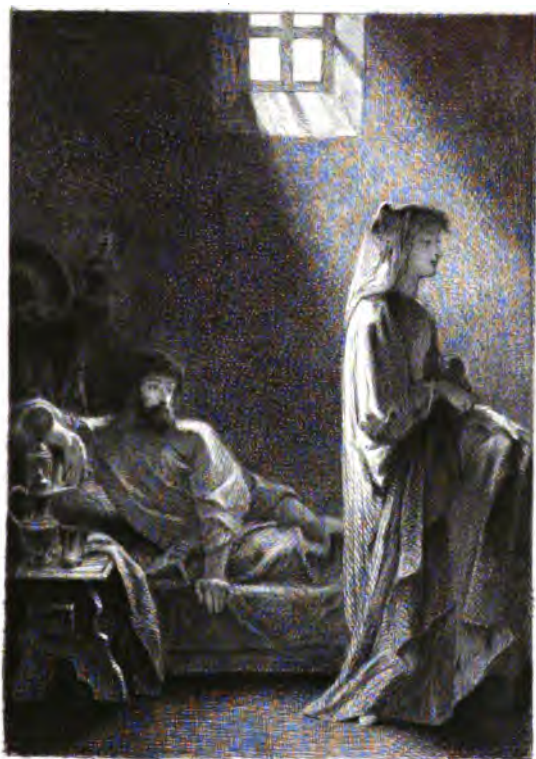
Quand le comte Garin vit bien  
Qu'il ne pouvoit par nul moyen  
De Nicolette au blanc visage  
Détacher son fils Aucassin,

Il crut prudent, en homme sage,  
De le mettre en un souterrain  
Bien solide, sombre et malsain.  
Lorsque, par l'ordre de son père,  
Il se voit dans cette misère,  
Le jouvenceau se désespère  
Et pleure ce que je vous dis :  
— Nicolette, ô ma fleur de lys,  
O douce amie au blanc visage,  
Tu m'es plus douce que raisin  
Et que nul fruit, et que breuvage  
Servi dans un vase d'or fin.  
Un jour je vis un pèlerin  
Qui s'en venoit du Limousin :  
Il étoit frappé de vertige.  
Il gisoit couché dans un lit  
Sans voix, sans souffle, déconfit  
Et mal en point. Mais, ô prodige !  
Près du lit tu vins à passer ;  
Tu soulevas, sans y penser,  
Ta robe et ton manteau d'hermine,  
Et ta chemise de blanc lin ;  
Il aperçut ta jambe fine,  
Et fut guéri le pèlerin :  
Du lit il se leva sur l'heure  
Et retourna, gaillard et sain,  
En son pays de Limousin.  
Douce amie, ô toi que je pleure,









*J.M.W. Turner, 'The Old Man Resting'*



Ma Nicolette, ô mon amour,  
Au doux aller, au doux retour,  
Au doux maintien, au doux langage,  
Aux doux baisers, au doux visage,  
Au front blanc plus pur que le jour,  
Contre toi quelle âme inhumaine  
Pourroit se sentir de la haine?  
C'est pour vous que je suis ici  
Dans la misère et le souci;  
Et quelqu'un de ces jours sans doute,  
Las de pleurer et de souffrir,  
Sous cette triste et sombre voûte  
Je vois qu'il me faudra mourir  
Pour vous, amie.

## RÉCIT.

Donc, Aucassin fut mis en prison, comme vous l'avez ouï et entendu, et Nicolette étoit d'autre part en sa chambre. C'étoit le temps de l'été, au mois de mai, où les jours sont longs, et les nuits tranquilles et douces. Nicolette étoit couchée sur son lit. Elle vit la lune luire clair par la fenêtre et elle entendit le rossignol chanter dans le jardin, et il lui souvint d'Aucassin, son ami, qu'elle aimoit tant. Elle se mit à réfléchir au comte Garin de Beaucaire qui la

haissoit cruellement ; elle pensa qu'elle ne pouvoit pas rester là, que si quelqu'un la dénonçoit et que le comte Garin vînt à le savoir, il la feroit mourir de male mort. Elle vit que la vieille qui étoit avec elle dormoit. Elle se leva, se vêtit d'un très-bon sarrau de drap de soie qu'elle avoit, prit les draps de son lit et des nappes, les noua ensemble, fit une corde aussi longue qu'elle put, l'attacha au pilier de la fenêtre, et se laissa glisser en bas dans le jardin. Elle prit son vêtement d'une main par devant et de l'autre par derrière, et releva sa robe à cause de la rosée qu'elle vit sur l'herbe, et s'en alla le long du jardin. Elle avoit les cheveux blonds et frisés en petites boucles, et les yeux vairs et rians, et le visage délicat, et le nez haut et bien planté, et les lèvres vermeillettes plus que cerises et que roses au temps de l'été, et les dents blanches et menues, et de petites mamelles dures qui lui soulevoient son vêtement comme si c'étoient deux noix gauges, et elle étoit si mince de la ceinture qu'on eût pu l'enclorre en deux mains ; et les fleurs des marguerites qu'elle brisoit sous les doigts de ses pieds et qui se renversoient par-dessus, paroissoient toutes noires en comparaison de ses pieds et de ses jambes, tant étoit



## Abstract

1. Introduction

2.

3.

4.

5.

6.

7.

8.

9. Conclusions

10. Acknowledgements

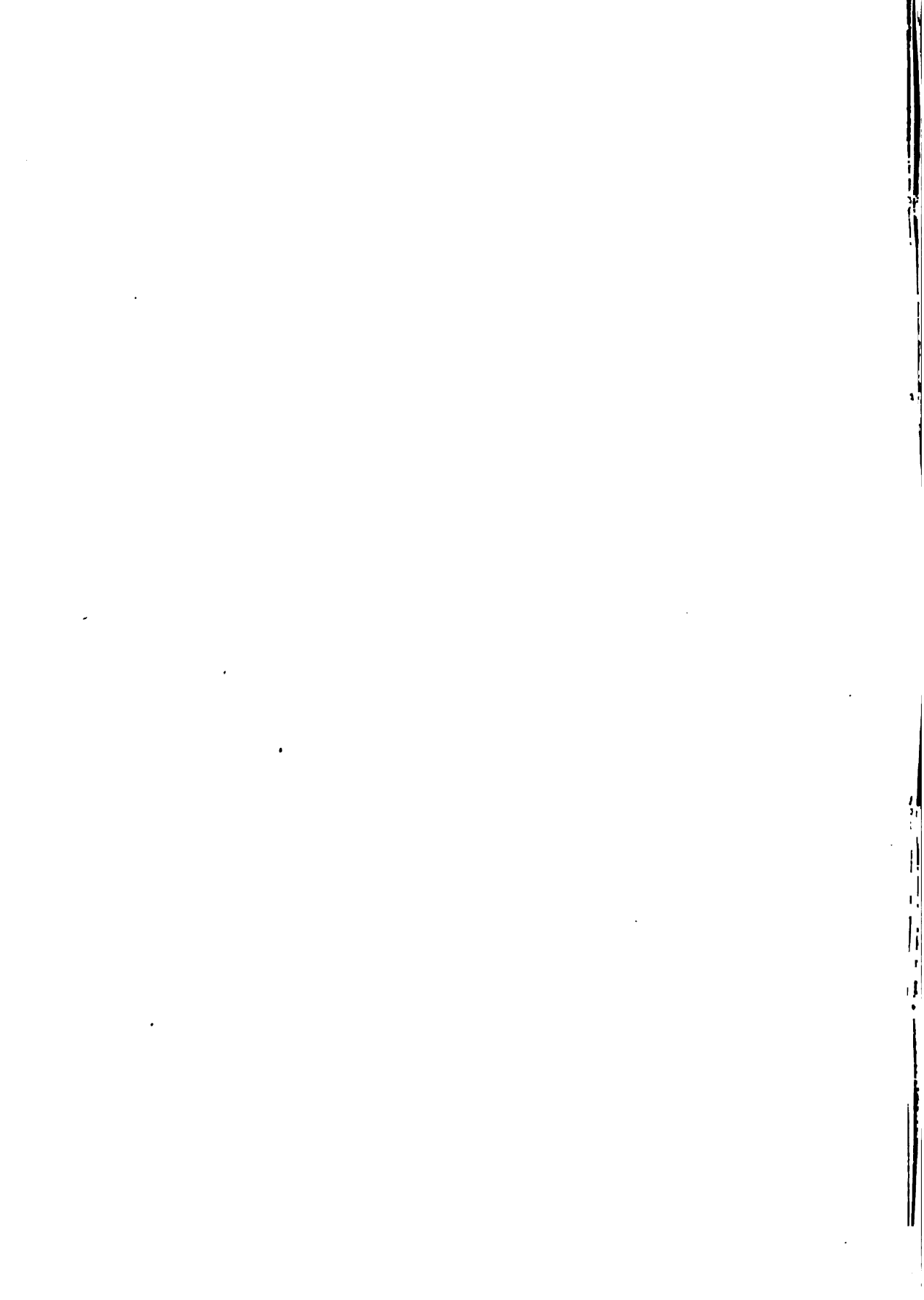
11. References

12. Appendix





*Anna M. Williams, 1860*



blanche la fillette. Elle vint à la porte de derrière, la déferma et sortit dans les rues de Beaucaire le long de l'ombre, car la lune étoit brillante. Et elle marcha tant qu'elle arriva à la tour où étoit son ami. La tour étoit flanquée de piliers de loin en loin, et elle se blottit contre l'un des piliers. Elle s'enveloppa de sa mante, et mit sa tête dans une crevasse de la tour, qui étoit vieille. Or, elle entendit Aucassin qui, là dedans, pleuroit et menoit grand deuil et regrettoit sa douce amie qu'il aimoit tant; et quand elle l'eut assez écouté, elle lui parla.

## CHANT.

Nicole se tient à cette heure  
Bien tristement contre un pilier.  
Comment ne pas s'apitoyer  
En voyant que son ami pleure ?  
Or, elle lui dit : — Damoiseau,  
Ami noble, vaillant et beau,  
Avec vous je ne puis pas feindre.  
A quoi vous sert de soupirer,  
De vous douloir et de pleurer,  
Et de toujours ainsi vous plaindre,  
Puisque je ne puis être à vous ?  
Car vos parents et votre père

Contre moi sont en grand courroux.  
Je vais vous quitter, et pour vous  
M'enfuir sur la terre étrangère.  
Elle se tait, et sur son front  
Elle coupe une longue tresse  
Qu'elle jette dans la prison.  
Aucassin la prend, la caresse,  
La baise et la met sur son cœur;  
Puis, après ce moment d'ivresse,  
Il se remet à sa douleur  
Pour son amie.

## RÉCIT.

Quand Aucassin entendit Nicolette lui dire qu'elle vouloit s'en aller dans un autre pays, il ne put que se désoler.

— Belle douce amie, fit-il, vous ne vous irez point, car vous causeriez ma mort. Car le premier qui vous verroit et qui le pourroit vous prendroit aussitôt et vous mettroit dans son lit et feroit de vous sa maîtresse. Et si vous devez entrer en un autre lit que le mien, ne croyez pas que j'attende que j'aie trouvé un couteau pour m'en frapper le cœur et me tuer. Non certes, je n'attendrois pas tant; mais je prendrois mon élan d'aussi loin que je verrois une

muraille ou une pierre, et m'y heurterois si rudement la tête que je me ferois sortir les yeux et éclater la cervelle. Encore aimerois-je mieux mourir de telle mort que d'apprendre que vous êtes dans le lit d'un homme autre que moi.

— Aucassin, fait-elle, je ne crois pas que vous m'aimiez autant que vous le dites; mais moi je vous aime plus que vous ne m'aimez.

— Ma foi! dit Aucassin, belle douce amie, il n'est pas possible que vous m'aimiez autant que je vous aime. La femme ne peut autant aimer l'homme que l'homme fait la femme. Car l'amour de la femme est en son œil et à la pointe de son sein et au bout de l'orteil de son pied; mais l'amour de l'homme est planté dans son cœur et n'en sauroit sortir.

Pendant qu'Aucassin et Nicolette devoient ainsi, les gardes de la ville venoient le long de la rue, leurs épées tirées sous leurs capes, car le comte Garin leur avoit donné ordre que, s'ils pouvoient se saisir de Nicolette, ils la missent à mort. Et la sentinelle qui étoit sur la tour les vit venir et entendit qu'ils alloient parlant de Nicolette et qu'ils menaçoient de la tuer.

— Dieu! fait-elle, quel dommage s'ils tuoient si belle fillette! Ce seroit une bien bonne

œuvre si je pouvois la prévenir de ne pas se laisser voir et qu'elle s'en gardât. Car s'ils venoient à la tuer, Aucassin, mon damoiseau, en mourroit, ce qui seroit grand'pitié.

## CHANT.

Or la sentinelle qui veille  
En haut du mur de la prison  
Est un preux, courtois, sage et bon ;  
Et comme il entend à merveille  
Ce qu'elle dit à son ami,  
Il l'avertit et chante ainsi :  
— O jeune fille au doux sourire,  
Au gentil corsage avenant,  
Tu parles à ton jeune sire,  
Qui pour tes yeux s'en va mourant ;  
J'ai tout entendu. Mais écoute  
Le mal que pour toi je redoute.  
Garde-toi des soldats : ils ont  
Leurs sabres tirés sous leurs capes ;  
Ils te cherchent, et te tueront  
Si soudain tu ne leur échappes.  
Prends garde à toi.

## RÉCIT.

— Hé! fit Nicolette, que l'âme de ton père et

de ta mère soit en repos, toi qui m'as si gentiment et si courtoisement prévenue. S'il plaît à Dieu, je m'en garderai, et que Dieu m'en garde!

Elle se serre dans sa mante à l'ombre du pilier jusqu'à ce que les soldats aient passé outre, et elle prend congé d'Aucassin. Elle va, et arrive au pied du château. Le mur avait été rompu, puis réparé; elle monte dessus et fait si bien qu'elle se trouve entre le mur et le fossé. Elle regarde en bas, elle voit le fossé roide et profond et elle a grand'peur.

— Hé! Dieu, fait-elle, douce créature! si je me laisse choir, je me casserai le col, et si je reste là, on me prendra demain et on me brûlera vive. Encore aimé-je mieux mourir ici que si tout le peuple ébahi vient demain me regarder.

Elle fit le signe de la croix sur son visage et se laissa glisser dans le fossé; et quand elle fut au fond, ses beaux pieds et ses belles mains, qui ne savaient ce que c'est que d'être blessés, furent meurtris et écorchés et le sang en sortit en plusieurs endroits, et pourtant elle ne sentit ni mal ni douleur, à cause de la grand'peur qu'elle avoit. Et si elle eut grand'peine à descendre,

elle en eut bien davantage à remonter. Elle pensa qu'il ne faisoit pas bon demeurer là, et elle trouva un pieu aigu que ceux du dedans avoient jeté pour défendre le château. Elle grimpa tout doucement un pied après l'autre, si bien qu'elle arriva en haut bien péniblement. Or, il y avoit une forêt près de là, à deux portées d'arbalète, qui avoit au moins trente lieues de long et de large. Elle étoit pleine de bêtes fauves et de serpents. Elle eut peur d'être dévorée si elle y entroit, et elle songea d'autre part que si on la trouvoit là, on la ramèneroit dans la ville pour la brûler vive.

## CHANT.

Quand Nicolette au blanc visage,  
A grand'peine et n'en pouvant plus,  
Est montée en haut du talus,  
Elle est près de perdre courage  
Et se prend à prier Jésus.  
— Roi de majesté, notre père,  
Prenez pitié de ma misère,  
Car, hélas! je ne sais que faire.  
Si je m'en vais au bois profond,  
Là sûrement me mangeront  
Les bêtes qui n'y chôment guère.



Si j'attends, on me trouvera  
Aussitôt que viendra l'aurore,  
Et sur l'heure on me brûlera.  
Mais, par Dieu, qu'humblement j'implore,  
J'aime encore mieux, tout compté,  
Que quelque bête me dévore  
Que retourner dans la cité :  
Je n'irai mie.

## RÉCIT.

Nicolette se désoloit, comme vous l'avez ouï ; elle se recommanda à Dieu et marcha tant qu'elle vint à la forêt. Elle n'osa pas s'enfoncer beaucoup, à cause des bêtes fauves et des serpents. Elle se blottit dans un épais buisson et le sommeil la prit, et elle dormit jusqu'au matin, à l'heure où les bergers sortirent de la ville et menèrent leurs bêtes entre le bois et la rivière. Ils se rendirent tous ensemble à une belle fontaine qui étoit au bord de la forêt. Ils étendirent une cape par terre et mirent leur pain dessus. Pendant qu'ils mangeoient, Nicolette s'éveilla aux cris des oiseaux et des pastoureaux, et elle s'avança vers eux.

— Beaux enfants, fit-elle, Dame-Dieu vous aide !

— Dieu vous bénisse ! fit l'un d'eux , qui avoit la langue plus déliée que les autres.

— Beaux enfants , connoissez-vous Aucassin , le fils du comte Garin de Beaucaire ?

— Oui bien le connoissons-nous.

— Si Dieu vous aide , beaux enfants , dites-lui qu'il y a une bête dans cette forêt , qu'il vienne la chasser , et que s'il pouvoit la prendre , il n'en donneroit pas un membre pour cent marcs d'or , ni pour cinq cents , ni pour rien.

Et ils la regardèrent , et ils la virent si belle , qu'ils en furent tout émerveillés.

— Que je le lui dise ? fit celui qui avoit la langue la plus déliée . Malheur à celui qui le lui dira ! Vous ne dites que des mensonges , car il n'y a si précieuse bête en cette forêt , ni cerf , ni lion , ni sanglier , dont un des membres vaille plus de deux deniers ou trois au plus ; et vous parlez d'une si grosse somme ! Malheur à qui vous croit et qui le lui dira ! Vous êtes féc . Aussi n'avons-nous cure de votre compagnie , et passez votre chemin .

— Ha ! beaux enfants , fit-elle , vous le ferez . La bête a une telle vertu qu'Aucassin sera guéri de son tourment . Et j'ai ici cinq sols dans une bourse . Prenez-les et dites-le-lui , et il faut qu'il

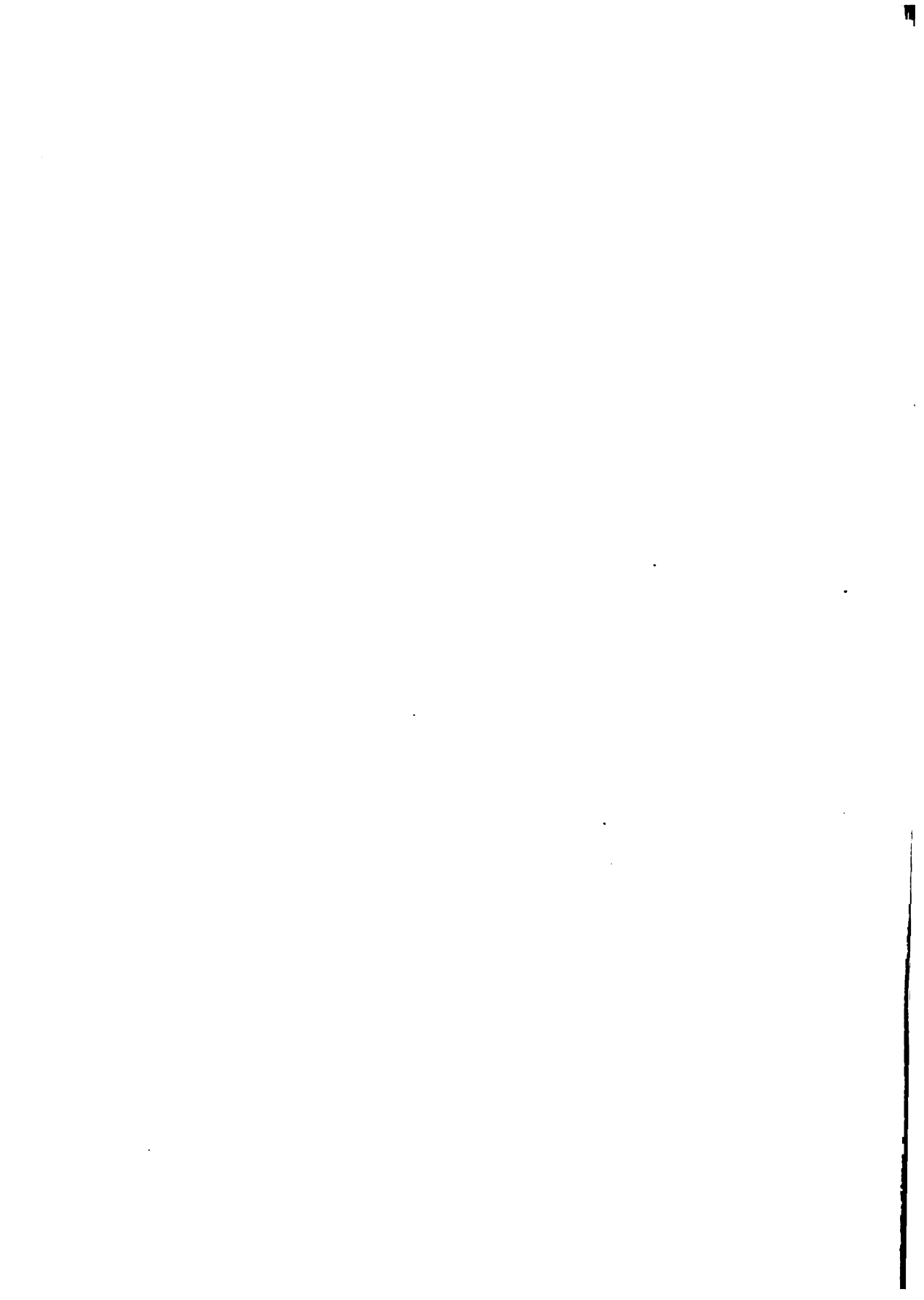


— C'est moi, dit l'un d'eux, qui avais  
 l'air de l'écuyer des dames.  
 — C'est moi, dit l'autre, qui suis Aucassin  
 et qui suis le fils de l'écuyer.  
 — C'est moi, dit le troisième, qui suis  
 le fils de l'écuyer et qui suis Aucassin.  
 — C'est moi, dit le quatrième, qui suis  
 Aucassin et qui suis le fils de l'écuyer.  
 — C'est moi, dit le cinquième, qui suis  
 le fils de l'écuyer et qui suis Aucassin.  
 — C'est moi, dit le sixième, qui suis  
 Aucassin et qui suis le fils de l'écuyer.  
 — C'est moi, dit le septième, qui suis  
 le fils de l'écuyer et qui suis Aucassin.  
 — C'est moi, dit le huitième, qui suis  
 Aucassin et qui suis le fils de l'écuyer.  
 — C'est moi, dit le neuvième, qui suis  
 le fils de l'écuyer et qui suis Aucassin.  
 — C'est moi, dit le dixième, qui suis  
 Aucassin et qui suis le fils de l'écuyer.

— C'est moi, dit le  
 fils de l'écuyer  
 et qui suis Aucassin.  
 et il tout que



*Mrs. S. Palmer's*



chasse la bête dans trois jours; et si dans trois jours il ne la trouve, jamais ne sera guéri de son tourment.

— Ma foi ! fait-il, nous prendrons les deniers, et s'il vient ici, nous le lui dirons, mais nous ne l'irons pas chercher.

— De par Dieu ! fait-elle.

Puis elle prend congé des pastoureaux et s'en va.

## CHANT.

Quand Nicolette au blanc visage  
Aux pastoureaux a dit adieu,  
D'un pas qui tremble bien un peu  
Elle entre sous l'épais feuillage.  
Elle s'achemine tout droit  
Par un vieux sentier fort étroit  
Qui la conduit en un endroit  
Où se divisoient plusieurs routes.  
Elle s'arrête en ce réduit,  
Et là, seulette, elle se mit  
A songer, non sans quelques doutes,  
Tant l'amour lui trouble l'esprit,  
A ce que son ami va faire,  
Et s'il l'aime comme il le dit.  
Or, pour l'éprouver, elle prit  
Des fleurs de lys, de la fougère,

Du gazon où l'herbe fleurit,  
Un tapis de mousse nouvelle  
Et des feuilles, dont elle fit  
Une hutte en tout point si belle,  
Que jamais si belle on ne vit.  
— Par Dieu, tout vérité, que j'ose  
Attester, je jure que si  
Mon doux Aucassin vient ici  
Et qu'un instant ne s'y repose,  
Il ne sera plus mon ami  
Ni moi sa mie.

## RÉCIT.

Quand Nicolette eut fait la hutte, comme vous l'avez ouï et entendu, bien belle et bien plaisante, elle l'eut bientôt tapissée de fleurs et de feuilles en dehors et en dedans. Elle se cacha tout près de là dans un épais bocage, pour voir ce que feroit Aucassin. Et le bruit se répandit par tout le pays que Nicolette étoit perdue. Les uns dirent qu'elle s'étoit enfuie, et les autres que le comte Garin l'avoit fait mettre à mort. Si quelqu'un en fut joyeux, Aucassin ne le fut guère. Et le comte Garin le fit sortir de prison. Il manda les chevaliers de sa terre et les damoiselles, et fit faire une fête bien belle, pensant



consoler son fils. Alors que la fête étoit le plus brillante, Aucassin alla s'appuyer à une rampe, tout dolent et abattu. Pour si grande que fût la joie, il n'eut pas le cœur de se réjouir, car il ne voyoit pas ce qu'il aimoit. Un chevalier le regarde, vient à lui et lui dit :

— Aucassin, du mal que vous avez moi aussi j'ai souffert. Si vous me voulez croire, je vous donnerai un bon conseil.

— Sire, fait Aucassin, grand merci !

— Montez à cheval, allez vous ébattre au fond de cette forêt. Vous y verrez herbes et fleurs et entendrez les oisillons chanter. Peut-être entendrez-vous aussi telle parole dont mieux vous sera.

— Sire, grand merci : ainsi ferai-je.

Il s'esquive de la salle, descend les degrés, vient à l'écurie où étoit son cheval. Il le fait seller et brider, met le pied à l'étrier, monte et sort du château. Il marcha jusqu'à la forêt et chevaucha tant qu'il vint à la fontaine, et trouva les pastoureaux sur le coup de trois heures après midi. Ils avoient étendu leurs capes sur l'herbe, ils mangeoient leur pain et se réjouissoient.

## CHANT.

L'un des bergers se mit à dire :  
— Voici venir le jeune sire  
Aucassin, notre damoiseau.  
Que le bon Dieu lui soit en aide  
Et lui fasse trouver remède,  
Car vraiment le garçon est beau !  
Et la fillette au blanc visage,  
A l'œil vair, au mignon corsage,  
Étoit belle aussi, par ma foi,  
Qui de sa bourse pas trop pleine  
Nous a tantôt donné de quoi  
Avoir des couteaux dans leur gaine,  
Et des bâtons et des gâteaux,  
Et des flûtes et des pipeaux.  
Dieu la bénisse !

## RÉCIT.

Quand Aucassin ouït les pastoureux, il se souvint de Nicolette, sa très-douce amie, qu'il aimoit tant, et il pensa qu'elle étoit venue par là. Il éperonne son cheval et vient près d'eux.  
— Beaux enfants, que Dieu vous aide !  
— Dieu vous bénisse ! dit celui qui avoit la langue plus déliée que les autres.

— Beaux enfants, redites-moi la chanson que vous chantiez tantôt.

— Nous ne la redirons mie; au diable celui qui pour vous chantera, beau sire!

— Beaux enfants, ne me connoissez-vous pas?

— Si fait; nous savons bien que vous êtes Aucassin, notre damoiseau. Mais nous ne sommes pas à vous. Nous sommes au comte Garin.

— Beaux enfants, chantez, je vous prie.

— Oh! corbieu! pourquoi chanterions-nous pour vous s'il ne nous plaît pas? Quand il n'y a en ce pays homme si puissant, sauf le comte Garin en personne, qui, s'il trouvoit nos bœufs, nos vaches et nos brebis en son pré et même en ses blés, osât les en chasser, sous peine d'avoir les yeux crevés, pourquoi chanterions-nous pour vous, s'il ne nous plaît pas?

— Que Dieu vous aide, beaux enfants, vous chanterez. Tenez, voilà dix sols que j'ai là dans ma bourse.

— Seigneur, nous prendrons les deniers, mais nous ne chanterons pas. Nous l'avons juré. Mais nous vous ferons un conte, si vous voulez.

— Par Dieu, fait Aucassin, j'aime mieux un conte que rien.

— Or, sire, nous étions tantôt ici, entre

prime et tierce, et nous mangions notre pain à cette fontaine, comme nous faisons maintenant, quand est venue une jeune fille, la plus belle du monde, si belle que nous crûmes voir une fée, et que tout ce bois en a été éclairé. Elle nous a tant donné de son argent que nous lui avons promis que, si vous veniez ici, nous vous dirions d'aller chasser dans cette forêt, qu'il y a là une bête dont, si vous la pouviez prendre, vous ne donneriez pas un membre ni pour cinq cents marcs d'argent, ni pour rien : car la bête a telle vertu que, si vous la pouvez prendre, vous serez guéri de votre tourment. Mais dans trois jours il faut que vous l'ayez prise, et si vous ne l'avez prise d'ici là, jamais vous ne la verrez. Donc, chassez-la, si vous voulez, ou, si vous ne voulez, laissez-la. Mais nous nous sommes bien acquittés de notre promesse envers elle.

— Beaux enfants, fait Aucassin, vous en avez assez dit, et que Dieu me la fasse trouver !

CHANT.

Ces paroles de Nicolette  
Qui l'attend et qui s'inquiète

Dans son cœur entrent jusqu'au fond.  
Il part, et dans le bois profond  
Son cheval au galop l'emporte.  
— Pour vous seule je viens au bois,  
Ma Nicolette. Que m'importe  
Loup sur ses fins, cerf aux abois  
Ou sanglier? Quoi que je fasse,  
C'est toujours vous que je pourchasse  
Et dont partout je suis la trace.  
Douce amie, encore une fois  
Voir vos yeux, voir votre sourire,  
J'en ai le cœur, tant le désire,  
Navré d'amour jusqu'à la mort.  
Qu'il plaise à Dieu, le père fort,  
Qu'une fois je vous voie encor,  
Sœur, douce amie!

## RÉCIT.

Aucassin va par la forêt, cherchant Nicolette, et son cheval l'emporte à grande allure. Ne croyez pas que les ronces et les épines l'épargnent. Nenni. Mais bien elles lui déchirent ses vêtements, au point qu'il ne pourroit faire un nœud avec ce qui en reste, et le sang lui coule des bras, des jambes et des côtés en plus de vingt endroits, si bien qu'on l'eût suivi à la

trace de son sang qui tomboit sur l'herbe. Mais il songeoit tant à Nicolette, sa douce amie, qu'il ne sentoit ni mal ni douleur. Il erra tout le jour dans la forêt, sans découvrir sa trace. Et quand il vit que le soir venoit, il se mit à pleurer parce qu'il ne trouvoit pas sa douce amie. Il chevauchoit dans une vieille route couverte d'herbe, lorsqu'il rencontra un homme tel que je vais vous le dire. Il étoit grand et merveilleusement laid et hideux. Il étoit chaussé de housseaux et de souliers de cuir de bœuf entourés d'une corde grossière jusque par-dessus les genoux. Il étoit affublé d'une cape à deux envers, et il s'appuyoit sur une grosse massue. Aucassin tomba sur lui à l'improviste, et il eut grand'peur quand soudain il le vit de tout près :

— Beau frère, Dieu t'aide!

— Dieu vous bénisse!

— Par Dieu, que fais-tu ici?

— Que vous importe?

— Rien; je ne vous le demande qu'à bonne intention.

— Mais vous, pourquoi pleurez-vous et menez-vous si grand deuil? Certes, si j'étois aussi riche que vous, rien au monde ne me feroit pleurer.

— Bah! me connoissez-vous?

— Oui, je sais bien que vous êtes Aucassin, le fils du comte, et si vous me dites pourquoi vous pleurez, je vous dirai ce que je fais ici.

— Certes, je vous le dirai bien volontiers. Je suis venu ce matin chasser dans cette forêt. J'avois un lévrier blanc le plus beau du monde; je l'ai perdu et je le pleure.

— Oh! par le cœur de Notre-Seigneur, vous pleurez pour un méchant chien! Bien sot qui vous estimera, quand il n'est si riche seigneur en ce pays qui, si votre père lui en demandoit dix, quinze ou vingt, ne les lui donnât volontiers, et n'en fût heureux. Moi, j'ai le droit de pleurer et de me désespérer.

— Toi? et de quoi, frère?

— Sire, je vous le dirai. J'étois loué à un riche vilain, je conduisois sa charrue attelée de quatre bœufs. Or, il y a trois jours, il m'est arrivé un grand malheur. De mes quatre bœufs, j'ai perdu le meilleur, Rouget, le meilleur de ma charrue. Et je le vais cherchant, et il y a trois jours que je n'ai mangé ni bu, et je n'ose retourner à la ville parce qu'on me mettroit en prison, car je n'ai pas de quoi le payer. Pour tout bien au monde, je ne possède que ce que j'ai sur le corps. J'avois une pauvre vieille

mère : elle n'avoit qu'un matelas, et on le lui a arraché de dessous elle, et maintenant elle est couchée sur la paille nue. J'ai plus de chagrin pour elle que pour moi, car le bien va et vient : si aujourd'hui j'ai perdu, je gagnerai une autre fois; je payerai mon bœuf quand je pourrai, et pour ce je ne pleurerai mie. Tandis que vous, vous pleurez pour un sale chien! Bien sot qui vous plaindra.

— Certes, tu es un bon consolateur, beau frère! Béni sois-tu! Et que valoit ton bœuf?

— Seigneur, on m'en demande vingt sols. Je n'en puis rabattre une seule maille.

— Or, tiens, voici vingt sols que j'ai là dans ma bourse; rachète ton bœuf.

— Sire, grand merci. Que Dieu vous fasse trouver ce que vous cherchez!

Aucassin le quitte, et il chevauche. La nuit étoit belle et douce. Il erra tant qu'il vint à la hutte qui étoit, en dedans et en dehors, en dessus et en dessous, tapissée de fleurs; et elle étoit si belle qu'elle ne pouvoit l'être plus. Quand Aucassin la vit, il s'arrêta tout à coup. La lumière de la lune glissoit dedans.

— O Dieu! fit-il, ici a passé Nicolette, ma douce amie, et c'est elle qui a fait cette hutte de



ses belles mains. Pour l'amour d'elle et sa douceur, je descendrai ici et je me reposerai cette nuit.

Il mit le pied hors de l'étrier pour descendre  
Le cheval étoit grand et haut. Il songeoit tant  
à Nicolette, sa très-douce amie, qu'il tomba  
rudement sur une pierre et qu'il se démit  
l'épaule. Il se sentit fort blessé, mais il fit au-  
tant d'efforts qu'il le put et il attacha, de l'autre  
main, son cheval à un buisson. Il se tourna sur  
le côté et vint tout en rampant jusqu'à la hutte.  
Il regarda par un trou dans l'intérieur, et il vit  
des étoiles au ciel, et il en vit une plus bril-  
lante que les autres, et il dit :

## CHANT.

Étoile que la nuit attire,  
Petite étoile, je te voi  
Étinceler et me sourire :  
Ma Nicolette est avec toi.  
Sans doute que Dieu, par envie  
De sa beauté, me l'a ravie... (1)

. . . . .

---

(1) Il y a ici quelques vers déchirés dans le manuscrit.

Quoi qu'il dût arriver de moi  
En retombant sur cette terre,  
Plût au ciel, qui me désespère,  
Que je pusse monter à toi;  
Car fussé-je le fils d'un roi,  
Vous seriez bien digne de moi,  
Sœur, douce amie.

## RÉCIT.

Quand Nicolette entendit Aucassin, car elle n'étoit pas loin, elle vint à lui. Elle entra dans la hutte et lui jeta les bras autour du col, et l'embrassa et le baisa.

— Beau doux ami, soyez le bienvenu !

— Et vous, belle douce amie, soyez la bien-trouvée !

Et ils se baisoient et s'entre-baisoient, et douce étoit leur joie.

— Ah ! douce amie, j'étois tout à l'heure fort blessé à l'épaule, et maintenant je ne sens ni mal ni douleur, puisque je vous ai retrouvée.

Elle le tâte aussitôt et voit qu'il a l'épaule démise. Elle le manie tant avec ses belles mains, et fait si bien, avec l'aide de Dieu qui aime ceux qui s'aiment, que son épaule se remet à sa place.

Puis elle prend des fleurs, de l'herbe fraîche et des feuilles vertes, le bande avec un pan de sa fine chemise de lin, et il est aussitôt guéri.

— Aucassin, beau doux ami, quoi qu'il advienne de vous, pensez à ce que vous allez faire. Si demain votre père fait fouiller cette forêt, et qu'on nous trouve, quoi qu'on fasse de vous, moi, on me tuera.

— Certes, belle douce amie, j'en aurois une grande douleur; mais, si je puis, on ne vous prendra pas.

Il monte sur son cheval, prend son amie devant lui, et l'embrassant et la baisant, ils se mettent en campagne.

## CHANT.

Il quitte la forêt profonde,  
Et devant lui, sur son arçon,  
Il tient, l'heureux et beau garçon,  
Ce qu'il aime le mieux au monde.  
Tandis que, de cette façon,  
Avec Nicolette il chemine,  
S'il la serre sur sa poitrine  
Entre ses deux bras amoureux,  
S'il lui baise ses blonds cheveux,  
Le col, les lèvres et les yeux,

Aisément on se l'imagine.  
Or, Nicolette, un peu chagrine,  
Lui dit à la fin : — Doux ami,  
Où me conduisez-vous ainsi ?  
Est-ce donc en terre lointaine ?  
— Douce amie, eh ! que sais-je, moi ?  
Que ce soit par n'importe quoi  
Et n'importe où, montagne ou plaine.  
Pourvu que je sois avec toi,  
D'autre soin ne me mets en peine.  
— Ils s'en vont par monts et par vaux,  
Par les villes et les hamcaux,  
Marchant toujours à l'aventure,  
Tant qu'au matin lorsqu'il fit clair  
Ils arrivèrent à la mer,  
Et là quittèrent leur monture  
Au bord de l'eau.

## RÉCIT.

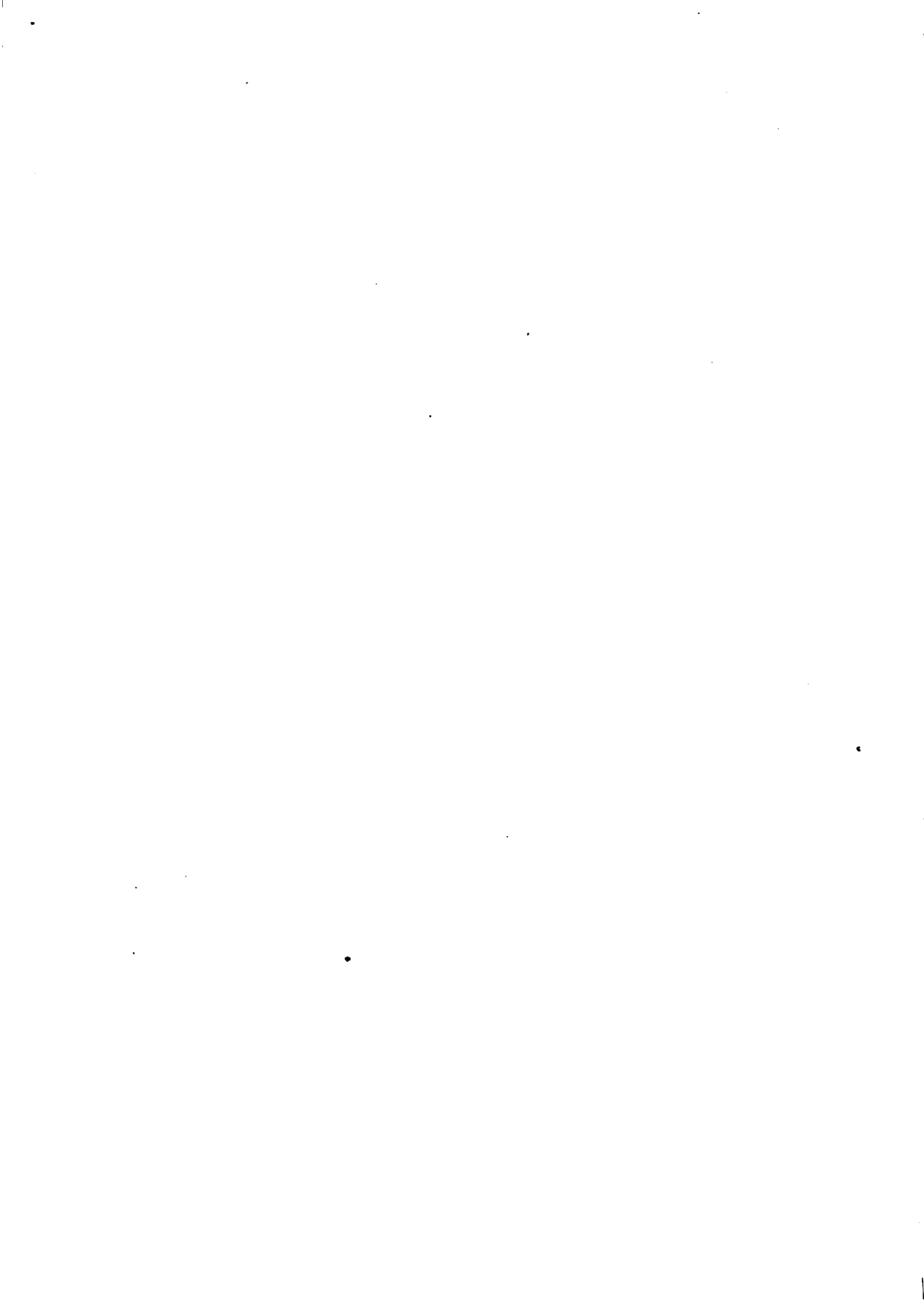
Aucassin descend de cheval avec sa mie, comme vous l'avez ouï et entendu. Il tient son cheval par la bride et sa mie par la main. Et ils commencent à marcher sur le rivage. Pendant qu'il étoit en telle aise et en tel plaisir, car il avoit avec lui Nicolette, sa douce amie qu'il aimoit tant, une troupe de Sarrasins débarqua







*King of the Sea*





sur le rivage. Ils prirent Nicolette et Aucassin auquel ils lièrent les pieds et les mains, et le jetèrent dans un navire et Nicolette dans un autre. Une tourmente s'éleva qui les sépara. Le navire qui portoit Aucassin courut si bien et si longtemps qu'après maintes aventures (1), il aborda au château de Beaucaire. Et les gens du pays accoururent pour piller le vaisseau. Ils y trouvèrent Aucassin et le reconnurent. Quand ceux de Beaucaire virent leur damoiseau, ils en eurent une grande joie. Son père et sa mère étoient morts. Ils le conduisirent au château et devinrent aussitôt ses vassaux. Et il posséda sa seigneurie en paix.

## CHANT.

Aucassin, étant retourné  
Dans son beau castel de Beaucaire,  
Sur tout un peuple fortuné  
Régnoit en seigneur débonnaire;

---

(1) Il est à peine utile de faire remarquer qu'il y a une lacune en cet endroit. On a cru devoir supprimer un épisode dont le ton grotesque et malséant contrastait trop fortement avec celui du reste de l'ouvrage.

Mais souvent il juroit tout bas,  
Qu'il regrettoit bien davantage  
Sa Nicolette au blanc visage  
Que si tout son beau parentage  
Eût passé de vie à trépas.  
— Quel lieu du monde, m'amiette,  
En ce moment peut te cacher?  
Dieu ne fit aucune retraite  
Si profonde ni si secrète  
Où je ne t'allasse chercher,  
Si je pouvois, ma Nicolette,  
La découvrir.

## RÉCIT.

Maintenant, nous laisserons Aucassin, et nous reviendrons à Nicolette. Le navire où elle se trouvoit appartenoit au roi de Carthage. Or, c'étoit son père. Elle avoit douze frères, tous princes ou rois. Quand ils virent Nicolette si belle, ils lui firent grand honneur et grande fête, et ils lui demandèrent qui elle étoit, car elle leur paroissoit bien noble dame, et de haut rang. Mais elle ne sut leur dire qui elle étoit, car elle avoit été enlevée toute petite enfant. Ils naviguèrent tant, qu'ils arrivèrent enfin sous la cité de Carthage. Et quand Nicolette vit les

murs du château, elle se reconnut et se souvint qu'elle y avoit été nourrie et enlevée toute petite. Mais elle n'étoit pourtant si petite qu'elle ne se souvint bien qu'elle avoit été nourrie dans la cité.

## CHANT.

Donc Nicolette sur le bord  
Est débarquée. Et, tout d'abord,  
Elle remarque avec surprise  
La ville, les murs et le port,  
Le château, la place précise  
Où toute enfant elle fut prise,  
Ce qui la fait encor gémir.  
— A quoi me sert-il d'être née  
D'aussi grande et noble lignée,  
D'être cousine d'un émir  
Et fille du roi de Carthage  
Pour me voir un jour devenir  
L'esclave d'un peuple sauvage?  
Ton souvenir, mon Aucassin,  
M'aiguillonne et brûle mon sein  
D'une si vive et douce flamme  
Que je me sens mourir d'amour.  
Fasse Dieu, qui connoît mon âme,  
Que je te revoie un seul jour,  
Que ta bouche baise la mienne

Et qu'entre mes bras je te tiens,  
Mon damoiseau !

RÉCIT.

Quand le roi de Carthage entendit Nicolette parler ainsi, il jeta ses bras à son col.

— Belle douce amie, fit-il, dites-moi qui vous êtes. Ne vous défiez pas de moi.

— Seigneur, je suis la fille du roi de Carthage. J'ai été enlevée toute petite enfant, il y a bien quinze ans.

Quand tous ceux de la cour l'entendirent parler de la sorte, ils surent bien qu'elle disoit vrai. Ils lui firent grande fête, et la conduisirent au palais en grand honneur comme une fille de roi. Ils voulurent lui donner pour mari un roi de païens ; mais elle ne songeoit guère à se marier. Elle resta là trois ou quatre ans. Elle rêvoit sans cesse par quel moyen elle pourroit aller à la recherche d'Aucassin. Elle se procura une viole dont elle s'apprit à jouer. Comme on vouloit un jour la marier à un puissant roi païen, elle s'esquiva la nuit, vint au port et se retira chez une pauvre femme sur le rivage. Elle prit une herbe qu'elle connoissoit, s'en

oignit la tête et le visage, si bien qu'elle se peignit tout en noir, et elle fit faire un justaucorps, un manteau, une chemise et des braies et se déguisa ainsi en jongleur. Elle prit la viole, alla trouver un marinier et fit si bien qu'il la reçut dans son vaisseau. On déploya les voiles et on navigua tant qu'on arriva sur la terre de Provence. Et Nicolette débarqua, prit sa viole et s'en alla en vieillissant par le pays et vint au château de Beaucaire où étoit Aucassin.

## CHANT.

A Beaucaire, au pied de la tour,  
Aucassin vient s'asseoir un jour.  
Près de lui, les barons superbes  
Sont debout et lui font leur cour.  
Il contemple les fleurs, les herbes,  
Et sur le bord des clairs ruisseaux  
Il entend chanter les oiseaux.  
Il se souvient de Nicolette  
Et de ses premières amours  
Qui durèrent si peu de jours.  
Ce temps heureux, il le regrette  
Et le regrettera toujours.  
Mais voici la blonde Nicole

Qui s'approche, prend sa viole  
Et chante ainsi :

— Seigneurs barons,  
Ceux de la plaine et ceux des monts,  
Vous plaît-il entendre l'histoire  
Bien douce, vous pouvez m'en croire,  
D'Aucassin, le noble varlet,  
Et de Nicolette, sa mie?  
D'un cœur si fidèle il l'aimoit  
Que, sans retard et sans regret,  
Pour son amour donnant sa vie,  
Au bois profond il l'a suivie.  
Las! un jour un vaisseau païen  
Les a menés en esclavage.  
D'Aucassin nous ne savons rien.  
Mais Nicolette est à Carthage,  
Un pays dont son père est roi,  
Un grand royaume, sur ma foi!  
Il prétend lui donner pour maître  
Un mécréant, roi comme lui.  
Une autre le prendroit peut-être,  
Mais Nicole n'en a souci.  
Elle a pour maître et pour ami  
Un damoiseau qu'elle a choisi,  
Qui l'aime d'un amour extrême  
Et d'Aucassin porte le nom.  
Elle prend à témoin Dieu même  
Qu'au grand jamais pour son baron



...

...  
...  
...

...

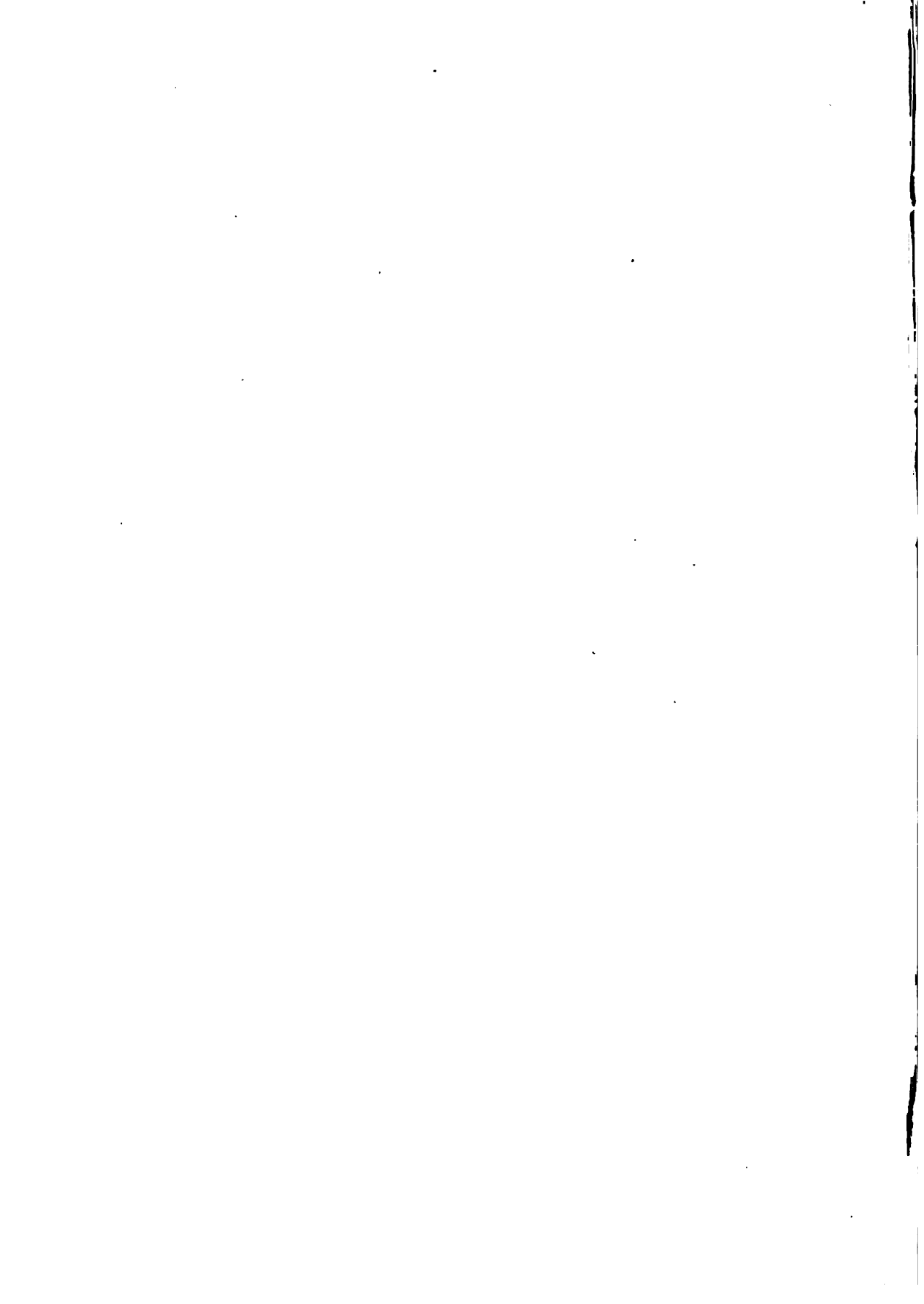
...  
...  
...

...  
...  
...  
...  
...





*Imp. & Palm. 1820*



Nul homme ne prendra, sinon  
Le jeune damoiseau qu'elle aime,  
Qu'elle aime tant!

## RÉCIT.

Quand Aucassin entendit Nicolette parler de la sorte, il fut bien joyeux. Il la prit à part et lui demanda :

— Beau doux ami, ne savez-vous autre chose de cette Nicolette dont vous venez de chanter la chanson?

— Seigneur, je la connois comme la plus vaillante, la plus gentille et la plus sage qui fut jamais. Elle est fille du roi de Carthage, qui l'a prise en même temps qu'Aucassin et l'a conduite en la cité de Carthage. Quand il a appris que c'étoit sa fille, il lui a fait grand'fête. Or on veut lui donner chaque jour pour mari un des plus puissants rois de toute l'Espagne; mais elle se laisseroit plutôt pendre ou brûler vive que de prendre un mari, tant fût-il riche.

— Ha! beau doux ami, fait le comte Aucassin, si vous vouliez retourner en ce pays pour lui dire de venir me parler, je vous donnerois de mon bien tout ce qu'il vous plairoit d'en de-

mander ou d'en prendre. Et sachez que, pour son amour, je n'ai pas voulu prendre femme, tant fût haut son parage, mais que je l'attends et que je n'aurai jamais d'autre femme qu'elle. Et si j'avois su où la trouver, je n'en serois pas à me mettre à sa recherche.

— Seigneur, fait-elle, si vous me promettiez cela, je l'irois chercher pour vous et pour elle, que j'aime beaucoup.

Il le lui promet, et lui fait donner vingt livres. Elle le quitte, et il se met à pleurer pour la douceur de sa Nicolette. Et quand elle le voit pleurer :

— Seigneur, fait-elle, ne vous désolez pas ainsi. D'ici à peu de temps, je vous l'aurai amenée en cette ville et vous la verrez.

Et quand Aucassin l'entendit parler ainsi, il fut bien joyeux. Elle va par la ville à la maison de la vicomtesse, car le vicomte, son parrain, étoit mort. Elle lui rend visite, lui confie son secret, et la vicomtesse la reconnut et sut bien que c'étoit la Nicolette qu'elle avoit élevée. Elle la fit laver et baigner et reposer chez elle huit jours entiers. Nicolette prit une herbe qui avoit nom *éclair*, s'en frotta le visage et se rendit aussi belle qu'elle l'avoit jamais été. Elle se

revêtit de riches habits de soie dont la dame avoit à foison. Elle s'assit dans la chambre sur une courte-pointe de drap de soie, appela la dame, et lui dit d'aller chercher Aucassin, son ami. Et la dame fit ainsi. Et quand elle vint au palais, elle trouva Aucassin qui pleuroit et regrettoit Nicolette, sa mie, parce qu'elle tar-  
doit tant à venir ; et la dame lui dit :

— Aucassin, ne vous désolez plus, mais venez avec moi, et je vous montrerai la chose que vous aimez le plus au monde, car c'est Nicolette, votre douce amie, qui est venue vous trouver de lointains pays.

Et Aucassin fut heureux.

CHANT.

Or à peine Aucassin apprend  
Que son amie au blanc visage  
Se trouve dans le voisinage,  
S'il est heureux, on le comprend.  
Devers le logis de la dame,  
D'un pas léger, le ciel dans l'âme,  
Soudain il s'en va tout courant.  
Il entre dans l'appartement  
Où se trouvoit sa bien-aimée.

Sitôt qu'elle voit son ami,  
Elle saute en pieds, court à lui,  
Et, tremblante et demi-pâmée,  
Elle vient tomber sur son cœur.  
Si vous doutez qu'avec bonheur  
Il l'y reçût, voyez l'image.  
Puis, retrouvant ce fin corsage,  
Ces doux yeux et ce blanc visage,  
Jugez comme il les caressa!...  
Cette nuit ainsi se passa.  
Mais quand le jour vint à se faire,  
Bien et dûment il l'épousa  
Et la fit dame de Beaucaire.  
— Donc ils menèrent de longs jours  
Filés d'azur, d'or et de soie.  
Si l'amant, avec ses amours,  
En ce monde eut sa part de joie,  
Son amante eut la sienne aussi.  
Dieu vous en donne autant! Ainsi  
Finit le conte.

FIN.

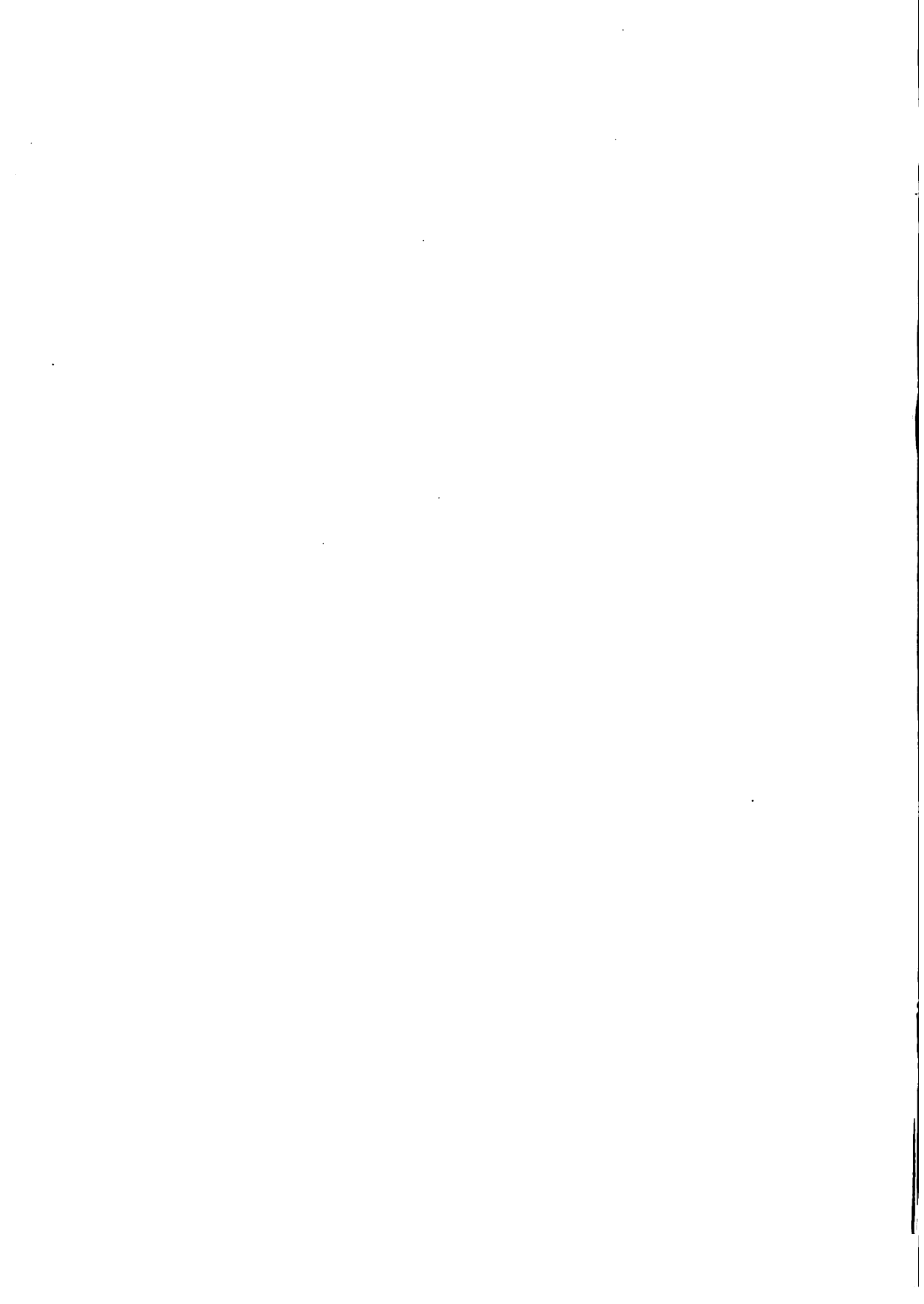


Il y a  
Plus d'azur, d'or et de soleil  
Si l'on aime, avec ses amants,  
En ce monde en train de mourir  
Sous un ciel de cendre.





*Fig. 4. Madame's Grief*



C'EST  
D'AUCASSIN  
ET DE  
NICOLETE



C'EST  
D'AUCASSIN

ET DE

NICOLETE

---

Qui vauroit bons vers oir  
Del deport du viel caitif  
De deus biaux enfans petis,  
Nicholete & Aucassin,  
Des grans paines qu'il souffri,  
Et des proueces qu'il fist  
Por s'amie o le cler vis?  
Dous est li cans, biaux li dis,  
Et cortois & bien affis :  
Nuls hom n'est si esbahis,  
Tant dolans ni entrepris,  
De grant mal amaladis,  
Se il l'oit, ne foit garis  
Et de joie resbaudis,  
Tant par est douce.

*Or dient & content & fablent. II.*

Que li quens Bougars de Valence faisoit guere au conte Garin de Biaucaire si grande & si merveleuse & si mortel qu'il ne fust uns feuls jors ajornés qu'il ne fust as portes & as murs & as bares de le vile a cent chevaliers & a dis mile fergens a pié & a ceval; si li argoit fa terre & gastoit son pais & ocioit fes homes. Li quens Garins de Biaucaire estoit vius & frales; si avoit son tans trespaffé. Il n'avoit nul oir, ne fil, ne fille, fors un feul vallet : cil estoit teus con je vous dirai. Aucassins avoit a non li damoiffiaus; biaux estoit & gens & grans & bien tailliés de ganbes & de piés & de cors & de bras. Il avoit les caviaus blons & menus recercelés, & les eus vairs & rians, & le face clére & traitice, & le nés haut & bien afflis, & si estoit enteciés de bones teces qu'en lui n'en avoit nule mauvaise, fe bone non; mais si estoit foupriés d'amor, qui tout vaint, qu'il ne voloit estre cevaliers ne les armes prendre, n'aler au tornoi, ne faire point de quanque il deuft. Ses père & se mère li disoient :

— Fius, car pren tes armes, si monte el ceval, si deffent te terre & aie tes homes; s'il te voient entr'eus, si defenderont il mius lor cors & lor avoires & te tere & le miue.

— Père, fait Aucassins, qu'en parlés vos ore? ja

Dius ne me doinst riens que je li demant quant ére chevaliers, ne monte a ceval, ne que voisc a estor ne a bataille la u je fiére cevalier ni autres mi, se vos ne me donés Nicholette me douce amie que je tant aim.

— Fius, fait li péres, ce ne poroit estre. Nicholette laise ester, que ce est une caitive qui fu amenée d'estrange terre; si l'acata li visquens de ceste vile as Sarafins, si l'amena en ceste vile; si l'a levée & bautisie & faite sa fillole; si li donra un de ces jors un baceler qui du pain li gaignera par honor. De ce n'as tu que faire. Et se tu fenme vius avoir, je te donrai le file a un roi u a un conte. Il n'a si rice home en France, se tu vius sa fille avoir, que tu ne l'aies.

— Avoi! péres, fait Aucassins, ou est ore si haute honors en terre, se Nicolette ma très douce amie l'avoit, qu'ele ne fust bien emploie en li? S'ele estoit enpereris de Colstentinoble u d'Alemaigne, u roine de France u d'Engleterre, si aroit il assés peu en li, tant est france & cortoise & debonaire & entecie de toutes bones teces.

*Or se cante. iii.*

Aucassins fu de Biaucaire  
D'un castel de bel repaire.  
De Nicole le bien faite

Nuls hom ne l'en puet retraire,  
 Que ses péres ne l'i laisse;  
 Et sa mère le manace :  
 — Di va! faus, que veus tu faire?  
 Nicolete est cointe & gaie;  
 Jetée fu de Cartage,  
 Acatée fu d'un Saifne.  
 Puis qu'a moullier te vius traire,  
 Prenc feme de haut parage.  
 — Mère, je n'en puis el faire :  
 Nicolete est debonnaire;  
 Ses gens cors & son viaire,  
 Sa biautés le cuer m'efclaire;  
 Bien est drois que s'amor aie,  
 Que trop est douce.

*Or dient & content & fablent. iv.*

Quant li quens Garins de Biaucaire vit qu'il ne poroit Aucassin son fil retraire des amors Nicolete, il trait au visconte de le vile qui ses hon estoit, si l'apela :

— Sire visquens, car ostés Nicolete vostre filole; que la tere soit maleoite dont ele fu amenée en cest pais! car par li perc jou Aucassin, qu'il ne veut estre chevaliers, ne faire point de quanque faire doie. Et faciés bien que se je le puis avoir, que je l'arderai en un fu, & vous meismes porés avoir de vos tote peor.

— Sire, fait li visquens, ce poise moi qu'il i va ne



qu'il i vient ne qu'il i parole. Je l'avoie acatée de mes deniers, si l'avoie levée & bautifie & faite ma filole, si li donasse un baceler qui du pain li gae-gnaft par honor : de ce n'eust Aucassins vos fuis que faire. Mais puisque vostre volentés est & vos bons, je l'envoierai en tel tere & en tel pais que jamais ne le verra de ses eus.

— Or gardés vous, fait li quens Garins; grans maus vos en porroit venir.

Il se departent. Et li visquens estoit molt rices hom; si avoit un rice palais, par devers un gardin; en une canbre la fist metre Nicolete en un haut estage, & une vielle avec li por compaignie & por soisté tenir, & s'i fist metre pain & car & vin & quanque mestiers lor fu. Puis si fist l'uis sceler c'on n'i peust de nule part entrer ne iscir, fors tant qu'il i avoit une fenestre par devers le gardin assés petite, dont il lor venoit un peu d'effor.

*Or je cante. v.*

Nicole est en prison mise  
En une canbre vautie,  
Ki faite est par grant devisse,  
Painturée a miramie.  
A la fenestre marbrine  
La s'apoya la mefcine.  
Ele avoit blonde la crigne  
Et bien faite la forcille;

La face clère & traitice :  
 Ainc plus bele ne veistes.  
 Efgarda par le gaudine,  
 Et vit la rose espanie,  
 Et les oïsaus qui se crient.  
 Dont se clama orphenine.  
 — Aimi! lasse moi! caitive!  
 Por coi sui en prison misse?  
 Aucassins, damoïsaus sire,  
 Ja fui jou li vostre amie,  
 Et vos ne me haés mie.  
 Por vos sui en prison misse  
 En ceste canbre vautie  
 U je trai molt male vie;  
 Mais par Diu le fil Marie!  
 Longement n'i ferai mie  
 Se jel puis faire.

*Or dient & content & fablent. vi.*

Nicolete fu en prison, si que vous avés oi & entendu, en le canbre. Li cris & le noïse ala par tote le terre & par tot le pais que Nicolete estoit perdue. Li auquant dient qu'ele est fors de la terre, & li auquant dient que li quens Garins de Biaucaire l'a faite mordrir. Qui qu'en eust joie, Aucassins n'en fu mie liés; ains traist au visconte de la vile, si l'apela :

— Sire visquens, c'avés vos fait de Nicolete ma très douce amie, le riens en tot le mont que je

plus amoie? Avés le me vos tolu ne enblée? Saciés bien que se je en muir, faide vous en fera demandée; & ce fera bien drois, que vos m'arés ocis a vos deus mains : car vos m'avés tolu la riens en cest mont que je plus amoie.

— Biaux sire, fait li visquens, car laisciés ester. Nicolete est une caitive que j'amenai d'estrange terre; si l'acatai de mon avoir a Sarasins; si l'ai levée & bautise & faite ma fillole; si l'ai nourie, si li donafce un de ces jors un baceler qui del pain li gaegnaft par honor : de ce n'avés vos que faire. Mais prendés le fille a un roi ou a un conte. Enfeurquetot, que cuideriés vous avoir gaegnié, se vous l'aviés afognentée ne mise a vo lit? Mout i ariés peu conquis, car tos les jors du siecle en feroit vo arme en infer, qu'en paradis n'enterriés vos ja.

— En paradis qu'ai je a faire? je n'i quier entrer, mais que j'aie Nicolete ma très douce amie que j'aime tant. Qu'en paradis ne vont fors teus gens con je vous dirai : il i vont cil viel prestre & cil viel clop & cil manke qui tote jor & tote nuit crapent devant ces auteus & en ces viés croutes, & cil a ces viés capes eréfes & a ces viés tateceles vestues, qui font nu & decaus & estrumelé, qui moeurent de faim & de foi & de froit & de mesaisfes. Icil vont en paradis; avec ciaux n'ai jou que faire. Mais en infer voil jou aler : car en infer vont li bel clerc & li bel cevalier qui font mort as tornois & as rices

guerres, & li buen fergant & li franc home. Auec ciaux voil jou aler. Et s'i vont les beles dames cortoises, que eles ont deus amis ou trois avoc leur barons. Et s'i va li ors & li argens, & li vairs & li gris, & si i vont herpeor & jogleor & li roi del siecle. Auec ciaux voil jou aler, mais que j'aie Nicolete ma très douce amie auec mi.

— Certes, fait li visquens, por nient en parlerés, que jamais ne le verrés; & se vos i parlés & vos pères le favoit, il arderoit & mi & li en un fu, & vos meismes porriés avoir toute paor.

— Ce poise moi, fait Aucassins.  
Si se depart del visconte dolans.

*Or se cante. vii.*

Aucassins s'en est tornés  
Molt dolans & abofmés.  
De s'amie o le vis cler  
Nus ne le puet conforter,  
Ne nul bon consel doner.  
Vers le palais est alés,  
Il en monta les degrés;  
En une canbre est entrés,  
Si comença a plorer,  
Et grand dol a demener,  
Et s'amie a regreter :  
— Nicolete, biaux esters,  
Biaus venirs & biaux alers,

Biaus deduis & dous parlers,  
Biaus borders & biaux jouers,  
Biaus baifiers, biaux acolers,  
Por vos fui si adolés  
Et si malement menés  
Que je n'en cuit vis aler,  
Suer douce amie!

*Or dient & content & fablent* VIII.

Entreus que Aucassins estoit en le canbre & il regretoit Nicolete s'amie, li quens Bougars de Valence, qui fa guerre avoit a furnir, ne s'oublia mie, ains ot mandé fes homes a pié & a ceval. Si traift au castel por asalir. Et li cris liéve & la noife; & li cevalier & li serjant s'arment & queurent as portes & as murs por le castel desfendre. Et li borgois montent as aleoirs des murs, si jetent quarriaus & peus aguifiés. Entroeus que li afaus estoit grans & pleniers, & li quens Garins de Biaucaire vint en la canbre u Aucassins faifoit deul & regretoit Nicolete fa très douce amie que tant amoit :

— Ha! fuis, fait il, con par es caitis & maleurous, que tu vois c'on assaut ton castel tot le mellor & le plus fort, & faces, se tu le pers, que tu es defiretés! Fuis, car pren les armes & monte u ceval & defen te tere, & ajue tes homes & va a l'estor. Ja n'i fiéres tu home ni autres ti. S'il te voient entr'aus, si deffenderont il mius lor avoir & lor

cors & te tere & le miuc; & tu ies si grans & si fors que bien le pues faire, & faire le dois.

— Père, fait Aucassins, qu'en parlés vous ore? Ja Dius ne me doinst riens que je li demant quant ére chevaliers, ne monte el ceval, ne voise en estor la u je fière chevalier ne autres mi, se vos ne me donés Nicolete me douce amie que je tant aim.

— Fius, dist li père, ce ne puet estre : ançois sofferoie je que je feusse tout desiretés, & que je perdisse quanques g'ai, que tu ja l'euses a mollier ni a espouse.

Il s'en torne. Et quant Aucassins l'en veit aler, il le rapela.

— Péres, fait Aucassins, venés avant : je vous ferai bons couvens.

— Et queus, biaux fius?

— Je prendrai les armes, s'irai a l'estor par teus covens que se Dius me ramaine sain & sauf, que vos me lairés Nicolete ma douce amie tant veir que j'aie deus paroles ou trois a li parlées & que je l'aie une seule fois baific.

— Je l'otroi, fait li péres.

Il le creante & Aucassin fait lié.

*Or se cante. ix.*

Aucassins ot du baifier  
Qu'il ara au repairier :

Por cent mile mars d'or mier  
Ne le feïst on fi lié.  
Garnemens demanda ciers :  
On li a aparelliés.  
Il vest un auberc dublier,  
Et laça l'iaume en son cief,  
Çainst l'espée au poin d'or mier;  
Si monta for son destrier,  
Et prent l'escu & l'espel;  
Regarda andeus ses piés :  
Bien li fissent es estriers;  
A merveille se tint ciers.  
De s'amie li fovient,  
S'esperona le destrier.  
Il li cort molt volentiers;  
Tot droit a le porte ent vient  
A la bataille.

*Or dient & content. x.*

Aucaffins fu armés for son ceval fi con vos avés  
oi & entendu. Dius! con li fist li escus au col, & li  
hiaumes u cief, & li reinge de s'espée for le fenestre  
hance! Et li vallès fu grans & fors & biaus & gens  
& bien fornis, & li cevas for quoi il fist rades &  
corans, & li vallès l'ot bien adrecié par mi la porte.  
Or ne quidiés vous qu'il pensast n'a bues, n'a vaces,  
n'a civres prendre, ne qu'il ferist chevalier ne autres  
lui. Nenil nient, onques ne l'en fovint; ains pensa

tant a Nicolete sa douce amie qu'il oublia ses refnes & quanques il dut faire; & li cevas qui ot senti les esperons l'enporta parmi le presse, si se lance très entremi ses anemis; & il getent les mains de toutes pars, si le prenent, si le deffaisent de l'escu & de la lance, si l'en maintent tot estrousement pris, & aloient ja porparlant de quel mort il le feroient morir; & Aucassins l'entendi.

— Ha! Dius, fait il, douce creature! font çou mi anemi mortel qui ci me maintent, & qui ja me cauperont le teste? & puis que j'arai la teste caupée, jamais ne parlerai a Nicolete me douce amie que je tant aim. Encore ai je ci une bonne espée, & siec for bon destrier sejourné; se or ne me deffent por li, onques Dius ne li ait se jamais m'aime!

Li vallès fu grans & fors, & li cevas for quoi il fist fu remuans; & il mist le main a l'espée, si comence a destre & a fenestre, & caupe helmes & naseus & puins & bras, & fait un caple entor lui autrefsi con li senglers quant li cien l'afalent en le forest; si qu'il lor abat dis chevaliers & navre set, & qu'il se jete tot estroséement de le prese, & qu'il s'en revient les galopiaus arriere, s'espée en sa main. Li quens Bougars de Valence oi dire c'on penderoit Aucassin son anemi, si venoit cele part; & Aucassins ne le mescoisi mie: il tint l'espée en la main, si le fiert parmi le hiaume si qu'il li enbare el cie. Il fu si estonés qu'il cai a terre; & Aucassins



tent le main, si le prent & l'en maine pris par le nasel del hiame, & le rent a son pére.

— Pére, fait Aucassins, vefci votre anemi qui tant vous a guerroié & mal fait; vint ans ja dure ceste guerre, onques ne pot iestre acievée par home.

— Biaux fius, fait li pére, tés enfances devés vos faire, nient baer a folie.

— Pére, fait Aucassins, ne m'alés mie fermonant, mais tenés moi mes covens.

— Ba! quez covens, biaux fius?

— Quoi! pére, avés les vos obliés? Par mon cie! qui que les oblit, je nes voil mie oblier, ains me tient molt au cuer. Or ne m'eustes vos en covent que quant je pris les armes & j'alai a l'estor, que se Dius me ramenoit sain & sauf, que vos me lairiés Nicolete ma douce amie tant veir que j'aroie parlé a li deus paroles ou trois, & que je l'aroie une fois baifie? Ce m'eustes vos en covent, & ce voil je que vos me tenés.

— Jo! fait li péres, ja Dius ne m'ait quant ja covens vos en tenrai. Et s'ele estoit ja ci, je l'arderoie en un fu, & vos meifmes porriés avoir tote paor.

— Est ce tote la fins? fait Aucassins.

— Si m'ait Dius, fait li péres, oil.

— Certes, fait Aucassins, je sui molt dolans quant hom de vostre eage ment. Quens de Valence, fait Aucassins, je vos ai pris?

— Sire, voire, fait avez, fait li quens.

— Bailiés ça vostre main, fait Aucassins.

— Sire, volentiers.

Il li met se main en la siue.

— Ce m'afiés vos, fait Aucassins, que a nul jor que vos aiés a vivre ne porrés men pére faire honte ne destorbier de sen cors ne de sen avoir, que vos ne li faciés.

— Sire, por Diu! fait il, ne me gabés mie; mais metés moi a rançon : vos ne me farés ja demander or ni argent, cevaus ne palefrois, ne vair ne gris, ciens ne oisiaus, que je ne vos doinfe.

— Coment! fait Aucassins, ene conniffiés vos que je vos ai pris?

— Sire, oie, fait li quens Bougars.

— Ja Dius ne m'ait, fait Aucassins, se vos ne le m'afiés, se je ne vous fac ja cele teste voler.

— E non Du! fait il, je vous afie quanque il vous plaift.

Il li afie; & Aucassins le fait monter for un ceval, & il monte for un autre, si le conduift tant qu'il fu a sauveté.

*Or se cante. xi.*

Quant or voit li quens Garins  
De son enfant Aucassin,  
Qu'il ne pora departir  
De Nicolete au cler vis,

En une prifon l'a mis  
En un celier softerin  
Qui fu fais de marbre bis.  
Quant or i vint Aucassins,  
Dolans fu, ainc ne fu si.  
A dementer si fe prift  
Si con vos porrés oir :  
— Nicolete, flors de lis,  
Douce amie o le cler vis,  
Plus es douce que roifins  
Ne que foupe en maserin.  
L'autrier vi un pelerin :  
Nés estoit de Limosin,  
Malades de l'efvertin ;  
Si gifoit ens en un lit,  
Mout par estoit entrepris,  
De grant mal amaladis.  
Tu passas devant son lit,  
Si soulevas ton train  
Et ton peliçon ermin,  
La cemisse de blanc lin,  
Tant que ta ganbete vit :  
Garis fu li pelerins,  
Et tos fains, ainc ne fu si ;  
Si fe leva de son lit,  
Si rala en son pais,  
Sains & faus & tos garis.  
Doce amie, flors de lis,  
Biaus alers & biaux venirs,  
Biaus jouers & biaux bordirs,  
Biaus parlars & biaux delis,

Dous baisiers & dous sentirs,  
Nus ne vos poroit hair.  
Por vos fui en prison mis  
En ce celier soufterin  
U je fac mout male fin :  
Or m'i convenra morir  
Por vos, amie.

*Or dient & content & fabloient. xii.*

Aucassins fu mis en prison si com vos avés oi & entendu, & Nicolete fu d'autre part en le cambre. Ce fu el tans d'esté, el mois de mai, que li jor font caut, lonc & cler, & les nuis coies & series. Nicolete jut une nuit en son lit, si vit la lune luire cler par une fenestre, & si oi le lorfeilnol canter en garding, si li sovint d'Aucassin son ami qu'ele tant amoit. Ele se comença a porpenfer del conte Garin de Biaucaire qui de mort le haoit; si se pensa qu'ele ne remanroit plus ilec, que s'ele estoit acufée & li quens Garins le favoit, il le feroit de male mort morir. Ele senti que li vielle dormoit qui avec li estoit. Ele se leva, si vesti un bliaut de drap de soie que ele avoit molt bon, si prist dras de lit & touailles, si noua l'un a l'autre, si fist une corde si longe comme ele pot, si le noua au piler de le fenestre, si s'avala contreval le gardin; & prist se vesture a l'une main devant & a l'autre derière, si s'efcorça por le

roufée qu'ele vit grande for l'erbe, si s'en ala aval le gardin. Ele avoit les caviaus blons & menus recerclés, & les eus vairs & rians, & le face traitice, & le nés haut & bien assis, & les levretes vermettes plus que n'est cerisse ne rose el tans d'esté, & les dens blans & menus; & avoit les mameletes dures qui li foussevoient sa vesteure ausi com ce fuissent deus nois gauges; & estoit graille parmi les flans, qu'en vos deus mains le peusciés enclorre; & les flors des margerites qu'ele ronpoit as orteus de ses piés, qui li gissoient for le menuisse du pié par defeure, estoient droites noires avers ses piés & ses ganbes, tant par estoit blanche la mescinetc. Ele vint au postic, si le deffrema, si s'en ifci parmi les rues de Biaucaire par devers l'onbre, car la lune luifoit molt clére, & erra tant qu'ele vint a le tor u ses amis estoit. Li tors estoit saelée de lius en lius, & ele se quatist delés l'un des pilers, si s'estrainit en son mantel, si mist sen cieff parmi une creveure de la tor qui vielle estoit & ancienne, si oi Aucassin qui la dedens plouroit & faifoit mot grant dol & regretoit se douce amie que tant amoit; & quant ele l'ot affés escouté, si commença a dire.

*Or se cante. XIII.*

Nicolete o le vis cler  
S'apoya a un piler,

S'oi Aucassin plourer  
 Et s'amie regreter.  
 Or parla, dist son penser :  
 — Aucassins, gentius & ber,  
 Frans damoisiiaus honorés,  
 Que vos vaut li dementer,  
 Li plaindres ne li plurers,  
 Quant ja de moi ne gorés:  
 Car vostres péres me het,  
 Et trestos vos parentés.  
 Por vous passeraï le mer,  
 S'irai en autre regné.  
 De ses caviaus a caupés,  
 La dedens les a rués.  
 Aucassins les prift, li ber,  
 Si les a molt honerés,  
 Et baifiés & acolés;  
 En fen fain les a boutés.  
 Si recomence a plorer,  
 Tout por s'amie.

*Or dient & content & fabloient. xiv.*

Quant Aucassins oi dire Nicolete qu'ele s'en voloit aler en autre pais, en lui n'ot que courecier.

— Bele douce amie, fait il, vos n'en irés mie, car dont m'ariés vos mort; & li premiers qui vos verroit ne qui vos porroit, il vos prenderoit lues & vos meteroit a son lit, si vos afoignenteroit; & puis que vos ariés jut en lit a home, s'el mien non,

or ne quidiés mie que j'atendisse tant que je trouvassé coutel dont je me peusse ferir el cuer & ocirre. Naie voir, tant n'atenderoie je mie, ains m'esquelderoie de si lonc que je verroie une maisière u une biffe pierre, si hurteroie si durement me teste que j'en feroie les eus voler, & que je m'escveleroie tos. Encore aimeroie je mius a morir de si faite mort, que je seusse que vos eufciés jut en lit a home, s'el mien non.

— Aucassins, fait ele, je ne quit mie que vous m'amés tant con vos dites; mais je vous aim plus que vos ne faciés mi.

— Avoi! fait Aucassins, bele douce amie, ice ne porroit estre que vos m'amissiés tant que je fac vos. Fenme ne puet tant amer l'oume con li hom fait le fenme : car li amors de le fenme est en son oeil & en son le cation de sa mamele & en son l'ortel del pié; mais li amors de l'oume est ens el cur plantée dont ele ne puet ifcir.

La u Aucassins & Nicolete parloient enfanble, & les escargaites de le vile venoient tote une rue, s'avoient les espées traites defos les capes, car li quens Garins lor avoit conmandé que se il le pooient prendre qu'il l'ocesiffent; & li gaitte qui estoit for le tor les vit venir, & oi qu'il aloient de Nicolete parlant, & qu'il le maneçoient a occirre.

— Dius! fait il, con grans damages de si bele mefcinete s'il l'ocient! Et molt feroit grans au-

mosne si je li pooie dire, par quoi il ne s'aperceufcent  
& qu'ele s'en gardast; car se l'ocient, dont iert  
Aucassins, mes damoissiaus, mors, dont grans da-  
mages ert.

*Or se cante. xv.*

Li gaitte fu mout vaillans,  
Preus & cortois & façans;  
Si a comencié uns cans  
Ki biaux fu & avenans :  
— Mescinete o le cuer franc,  
Cors as gent & avenant,  
Le poil blond & reluisant,  
Vairs les eus, ciére riant :  
Bien le voi a ton fanblant,  
Parlé as a ton amant  
Qui por toi se va morant.  
Jel te di, & tu l'enten :  
Garde toi des fouduians  
Ki par ci te vont querant,  
Sous les capes les nus brans;  
Forment te vont maneçant :  
Toft te feront messeant,  
S'or ne t'i gardes.

*Or dient & content & fabloient. xvi.*

— Hé! fait Nicolete, l'ame de ten père & de te  
mère soit en beneoit repos, quant si belement & si



cortoisement le m'as ore dit! Se Diu plaist, je m'en garderai bien, & Dius m'en gart!

Elle s'estraint en son mantel en l'onbre del piler, tant que cil furent passé outre, & ele prent congié a Aucassin; si s'en va tant qu'ele vint au mur del castel. Li murs fu depeciés, s'estoit rehordés, & ele monta defeure, si fist tant qu'ele fu entre le mur & le fossé, & ele garda contreval, si vit le fossé molt parfont & molt roide : s'ot molt grand poor.

— Hé! Dius, fait ele, douce creature! se je me lais cair, je briserai le col; & se je remain ci, on me prendera demain, si m'ardera on en un fu. Encor aime je mix que je muire ci que tos li pules me regardast demain a merveilles.

Ele segna son cieff, si se laissa glacier aval le fossé, & quant ele vint u fons, si bel pié & fes beles mains, qui n'avoient mis apris c'on les bleçast, furent quaiiffies & escorcies, & li sans en sali bien en doze lius; & neporquant ele ne fanti ne mal ne dolor, por le grant paor qu'ele avoit. Et se ele fu en paine de l'entrer, encor fu ele en forceur de l'iscir. Ele se pensa qu'ileuc ne faifoit mie bon demorer, & trova un pel aguissé que cil dedens avoient jeté por le castel deffendre. Si fist pas un avant l'autre, tant qu'ele si monta, tout a grans paines, qu'ele vint defeure. Or estoit li forès près a deus arbalestrées, qui bien duroit trente liues de lonc & de lé, si i avoit bestes sauvages & serpentine. Ele ot paor que

s'ele i entroit, qu'eles ne l'océfissent. Si se repensa  
que s'on le trovoit ileuc, c'on le remenroit en le  
vile por ardoir.

*Or se cante. xvii.*

Nicolete o le vis cler  
Fu montée le fossé,  
Si se prent a dementer,  
Et Jhefum a reclamer.  
— Péres, rois de maîté,  
Or ne fai quel part aler :  
Se je vois u gaut ramé,  
Ja me mengeront li lé,  
Li lion & li sengler  
Dont il i a grant plenté;  
Et se j'atent le jor cler  
Que on me puist ci trover,  
Li fus fera alumés  
Dont mes cors iert embrasés.  
Mais, par Diu de maîté!  
Encor aim jou mius assés  
Que me menguent li lé,  
Li lion & li sengler,  
Que je voisse en la cité :  
Je n'irai mie.

*Or dient & content & sabloient. xviii.*

Nicolete se dementa molt, si com vos avés oi;  
elle se conmanda a Diu, si erra tant qu'ele vint en

le forest. Ele n'osa mie parfont entrer por les bestes sauvages & por le serpentine, si se quatist en un espès buisson, & soumaus li prist, si s'endormi dufqu'au demain a haute prime, que li pastorel iscirent de la ville, & jetèrent lor bestes entre le bos & la rivière. Si se traient d'une part a une molt bele fontaine qui estoit au cief de la forest, si estendirent une cape, se missent lor pain fus. Entreus qu'il mengoient, & Nicolete s'esveille au cri des oisiaus & des pastoriaus, si s'enbati for aus.

— Bel enfant, fait ele, Dame Dius vos i ait!

— Dius vos benie! fait li uns qui plus fu enparlés des autres.

— Bel enfant, fait ele, coniffiés vos Aucassin le fil le conte Garin de Biaucaire?

— Oil, bien le counifçons nos.

— Se Dius vos ait, bel enfant, fait ele, dites li qu'il a une beste en ceste forest, & qu'il le viegne cacier, & s'il l'i puet prendre, il n'en donroit mie un membre por cent mars d'or, ne por cinc cenz, ne por nul avoir.

Et cil le regardent, si le virent si bele qu'il en furent tot esmari.

— Je li dirai? fait cil qui plus fu enparlés des autres; de hait ait qui ja en parlera ne qui ja li dira! C'est fantosmes que vos dites, qu'il n'a si cière beste en ceste forest, ne cief, ne lion, ne sengler, dont uns des membres vaille plus de deus

deniers u de trois au plus; & vos parlés de si grant avoir! Mal dehait qui vos en croit, ne qui ja li dira! Vos estes fée, si n'avons cure de vo compagnie, mais tenés vostre voie.

— Ha! bel enfant, fait elle, si ferés : le beste a tel mecine que Aucassins ert garis de son mehaing. Et j'ai ci cinc fols en me borse : tenés, se li dites; & dedens trois jors li covient cacier, & se il dens trois jors ne le trove, jamais n'iert garis de son mehaig.

— Par foi! fait il, les deniers prenderons nos, & s'il vient ci, nos li dirons, mais nos ne l'irons ja quere.

— De par Diu! fait ele.

Lors prent congié as pastoriaus, si s'en va.

*Or se cante. xix.*

Nicolete o le cler vis  
 Des pastoriaus se parti.  
 Si acoilli son cemin  
 Très parmi le gaut foilli,  
 Tout un viés fentier anti,  
 Tant qu'a une voie vint  
 U aforcent fet cemin  
 Qui s'en vont par le pais.  
 A porpenfer or se prift  
 Qu'esprovera son ami,  
 Se l'aime si com il dist.

Ele prit des flors de lis,  
Et de l'erbe du garris,  
Et de le foille autresi,  
Une bele loge en fist :  
Ainques tant gente ne vi.  
Jure Diu qui ne menti,  
Se par la vient Aucassins,  
Et il, por l'amor de li,  
Ne s'i repose un petit,  
Ja ne fera ses amis,  
N'ele s'amie.

*Or dient & content & fabloient. xx.*

Nicolete eut faite le loge si com vos avés oi & entendu, mout bele & mout gente; si l'ot bien forrée dehors & dedens de flors & de foilles; si se repust delés le loge en un espès buifon por favoir que Aucassins feroit. Et li cris & li noise ala par tote le tere & par tot le pais que Nicolete estoit perdue. Li auquant dient qu'ele en estoit fuie, & li autre dient que li quens Garins l'a faite murdrir. Qui qu'en eust joie, Aucassins n'en fu mie liés. Et li quens Garins ses pères le fist metre hors de prison. Si manda les chevaliers de le tere & les damoiseles, si fist faire une mot rice feste, por çou qu'il cuida Aucassin son fil conforter. Quoi que li feste estoit plus plaine, & Aucassins fu apoiés a une puic tos dolans & tos souples. Qui que demenast joie, Au-

caffins n'en ot talent, qu'il n'i veoit rien de çou qu'il amoit. Uns chevaliers le regarda, si vint a lui, si l'apela :

— Aucassin, fait il, d'aufi fait mal con vos avés ai je esté malades. Je vos donrai bon confel se vos me volés croire.

— Sire, fait Aucassins, grans mercis : bon confel aroie je cier.

— Montés for un ceval, fait il, s'alés selonc cele forest esbanoier; si verrés ces fiors & ces herbes, s'orrés ces oifellons canter. Par aventure orrés tel parole dont mius vos iert.

— Sire, fait Aucassins, grans mercis : si ferai jou.

Il s'enble de la fale, s'avale les degrés, si vient en l'estable ou ses cevas estoit. Il fait metre la sele & le frain, il met pié en estrier, si monte, & ist del castel, & erra tant qu'il vint a le forest, & cevauca tant qu'il vint a le fontaine & trove les pastoriaus au point de none, s'avoient une cape estendue for l'erbe, si mangoient lor pain & faisoient mout très grant joie.

*Or se cante. xxi.*

Or s'afanlent pastouret,  
Efmerés & Martinès,  
Fruelins & Johanès,  
Robeçons & Aubriès.  
Li uns dist : — Bel compaignet,

Dius ait Aucassinet,  
Voire, a foi! le bel vallet,  
Et le mefcine au cors net,  
Qui avoit le poil blondet,  
Cler le vis, & l'oeul vairet,  
Ki nos dona denerès  
Dont acatrons gaffelès,  
Gaines & coutelès,  
Flausteles & cornès,  
Maçueles & pipès :  
Dius le gariffe!

*Or dient & content & fabloient. xxii.*

Quant Aucassins oi les pastoriaus, si li fovint de Nicolete se très douce amie qu'il tant amoit, & si se pensa qu'ele avoit la esté; & il hurte le cheval des esperons, si vint as pastoriaus.

— Bel enfant, Dius vos i ait!

— Dius vos benie! fait cil qui fu plus enparlés des autres.

— Bel enfant, fait il, redites le cançon que vos difiés ore.

— Nous n'i dirons, fait cil qui plus fu enparlés des autres; dehait ore qui por vous i cantera, biaux sire!

— Bel enfant, fait Aucassins, enne me coniffiés vos?

— Oil, nos favons bien que vos estes Aucassins

nos damoifiaus, mais nos ne fomes mie a vos, ains somes au conte.

— Bel enfant, si ferés, je vos en pri.

— Os por le cuer bé! fait cil, por quoi canteroie je por vos, s'il ne me feoit? quant il n'a si rice home en cest pais, sans le cors le conte Garin, s'il trovoit mes bues ne mes vaces ne mes brebis en ses prés n'en sen forment, qu'il fust mie tant hardis, por les eus a crever, qu'il les en offast cacier? & por quoi canteroie je por vos, s'il ne me feoit?

— Se Dius vos ait, bel enfant, si ferés; & tenés dis sous que j'ai ci en une borfe.

— Sire, les deniers prenderons nos, mais ce ne vos canterai mie, car j'en ai juré; mais je le vos conterai se vos volés.

— De par Diu! fait Aucassins, encor aim je mius conter que nient.

— Sire, nos estiiens orains ci, entre prime & tierce, si mangiens no pain a ceste fontaine, ausi come nos faisons ore; & une pucele vint ci, li plus bele riens du monde, si que nos quidames que ce fust une fée, & que tos cis bos en esclarci. Si nos dona tant del sien que nos li eumes en covent, se vos veniés ci, nos vos desfiens que vos aliffiés cacier en ceste forest, qu'il i a une beste que, se vos le poités prendre, vos n'en donriés mie un des membres por cinc cenz mars d'argent, ne por nul avoir: car li beste a tel mecine que, se vos le poés



prendre, vos serés garis de vo mehaig; & dedens trois jors le vos covient avoir prisse, & se vos ne l'avés prise, jamais ne le verrés. Or le caciés se vos volés, & se vos volés si le laisciés, car je m'en sui bien acuités vers li.

— Bel enfant, fait Aucassins, affés en avés dit, & Deus le me laist trover !

*Or se cante. xxiii.*

Aucassins oi les mos  
 De s'amie o le gent cors,  
 Mout li entrèrent el cors :  
 Des pastoriaus se part tost,  
 Si entra el parfont bos;  
 Li destriers li anble tost,  
 Bien l'emporte les galos.  
 Or parla, s'a dit trois mos :  
 — Nicolete o le gent cors,  
 Por vos sui venus en bos :  
 Je ne caç ne cerf ne porc,  
 Mais por vos sui les esclos;  
 Vo voir oeil & vos gens cors,  
 Vos biaux ris & vos dous mos  
 Ont men cuer navré a mort.  
 Se Dex plaist le pére fort,  
 Je vous reverrai encor,  
 Suer douce amie !

*Or dient & content & fabloient. xxiv.*

Aucassins ala par le forest devers Nicolete, & li deftriers l'en porta grant aleure. Ne quidiés mie que les ronces & les espines l'esparnaiscent. Nenil nient; ains li defronpent ses dras qu'a paines peuft en nouer defus el plus entier, & que li sans li isci des bras & des costés & des ganbes en quarante lius ou en trente, qu'après le vallet peuft on fuir le trace du sanc qui caoit for l'erbe. Mais il pensa tant a Nicolete sa douce amie que ne sentoit ne mal ne dolor; & ala tote jor parmi le forest si faitement que onques n'oi noveles de li. Et quant il vit que li vespres aproçoit, si comença a plorer por çou qu'il ne le trovoit. Tote une viés voie herbeuse cevaucoit : il esgarda devant ui enmi le voie, si vit un vallet tel com je vos dirai. Grans estoit & merveilleus & lais & hideus : il avoit une grande hure plus noire qu'une carbouclée, & avoit plus de plaine paume entre deus eus; & avoit unes grandes joes & un grandisme nés plat, & unes granz narines léés, & unes grosses lévres plus rouges d'une carbounée, & uns grans dens gaunes & lais; & estoit cauciés d'uns housiaus & d'uns follers de buef, fretés de tille dusque deseure le genol; & estoit afulés d'une cape a deus envers, si estoit apoiés for une grande maçe. Aucassins s'enbati for lui, s'eut grant paor quant il le forvit.

— Biaux frère, Dius t'i ait!

— Dius vos benie! fait cil.

— Se Dius t'ait, que fais tu ilec?

— A vos que monte? fait cil.

— Nient, fait Aucassins : je nel vos demant se por bien non.

— Mais por quoi plourés vos, fait cil, & faites si fait duel? Certes, se j'estoie aufi rices hom que vos estes, tos li mons ne me feroit mie plorer.

— Ba! me conniffiés vos? fait Aucassins.

— Oie, je fai bien que vos estes Aucassins, li fius le conte, & se vos me dites por quoi vos plorés, je vos dirai que je faç ci.

— Certes, fait Aucassins, je le vos dirai molt volentiers. Je ving hui matin cacier en ceste forest; s'avoie un blanc levrier, le plus bel del siecle, si l'ai perdu : por ce pleur jou.

— Os! fait cil, por le cuer que cil fires eut en sen ventre! que vos plorastes por un cien puant! Mal dehait ait qui jamais vos prisera, quant il n'a si rice home en ceste terre, se vos péres l'en mandoit dis u quinze u vint, qu'il ne les eust trop volentiers, & s'en esteroit trop liés. Mais je doi plorer & dol faire.

— Et tu de quoi, frère?

— Sire, je le vous dirai. J'estoie luiés a un rice vilain, si caçoie se carue, quatre bues i avoit. Or a trois jors qu'il m'avint une grande malaventure,

que je perdi le mellor de mes bues, Roget, le mellor de me carue. Si le vois querant, si ne mengai ne ne buc trois jors a passés, si n'os aler a le vile, c'on me metroit en prifon, que je ne l'ai de quoi faure. De tot l'avoir du monde n'ai je plus vaillant que vos veés for le cors de mi. Une lasse mère avoie, si n'avoit plus vaillant que une keutiféle, si li a en facie de defous le dos, si gist a pur l'estrain. Si m'en poise affés plus que de mi : car avois va & vient; se j'ai or perdu, je gaaigenerai une autre fois, si sorrai mon buef quand je porrai, ne ja por çou n'en plorerai. Et vos plorastes por un cien de longaigne. Mal dehait ait qui jamais vos prisera!

— Certes tu es de bon confort, biaux frère; que benois foies tu! Et que valoit tes bues?

— Sire, vint fols m'en demande on, je n'en puis mie abatre une feule maaille.

— Or tien, fait Aucassins, vint fols que j'ai en me borse, si fol ten buef.

— Sire, fait il, grans mercis, & Dius vos laist trover ce que vos querés!

Il se part de lui. Aucassins si cevauce : la nuis fu bele & quoie, & il erra tant qu'il vint. . . . .  
 . . . . . defors & dedens & par deseure & devant de flors, & estoit si bele que plus ne pooit estre. Quant Aucassins le perçut, si s'aresta tot a un fais; & li rais de le lune feroit ens.

— E Dius! fait Aucassins, ci fu Nicolete me

douce amie, & ce fist ele a ses beles mains. Por le douçour de li & por s'amor me descendrai je or ci & m'i reposerai anuit mais.

Il mist le pié fors de l'estrier por descendre, & li cevaus fu grans & haus. Il pensa tant a Nicolete se très douce amie qu'il cai si durement for une piére que l'espaule li vola hors du liu : il se senti molt blecié, mais il s'efforça tout au mius qu'il peut, & ataca son cheval a l'autre main a une espine. Si se torna for costé tant qu'il vint tos souvins en le loge. Et il garda parmi un trau de le loge, si vit les estoiles el ciel, s'en i vit une plus clére des autres, si conmença a dire :

*Or se cante. xxv.*

Estoilete, je te voi,  
 Que la lune trait a foi;  
 Nicolete est avec toi,  
 M'amiete o le blont poil.  
 Je quid Dius le veut avoir  
 Por la biauté. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .  
 Que que fust du recaoir,  
 Que fuisse lassus o toi!  
 Ja te baiferoie estroit.  
 Se j'estoie fuis a roi,

S'afferriés vos bien a moi,  
Suer douce amie!

*Or dient & content & fabloient. xxvi.*

Quant Nicolete oi Aucassin, ele vint a lui, car ele n'estoit mie lonc. Ele entra en la loge, si li jeta ses bras au col, si le baifa & acola.

— Biaux dous amis, bien foiés vos trovés!

— Et vos, bele douce amie, foiés li bien trovée!  
Il s'entrebaiffent & acolent, si fu la joie bele.

— Ha! douce amie, fait Aucassins, j'estoie ore mout bleciés en m'espaulle, & or ne fenc ne mal ne dolor, pui que je vos ai.

Ele le portafta & trova qu'il avoit l'espaulle hors du liu. Ele le mania tant a ses blances mains & porfaca, si com Dius le vaut, qui les amans aime, qu'ele revint a liu; & puis si prist des flors & de l'erbe fresce & des fuelles verdes, si le loia fus au pan de sa cemisse, & il fu tous garis.

— Aucassins, fait ele, biaux dous amis, prendés confel que vous ferés. Se vos péres fait demain cerquier ceste forest & on me trouve, que que de vous aviegne, on m'ocira.

— Certes, bele douce amie, j'en esteroie molt dolans; mais se je puis, il ne vos tenront ja.

Il monte for son ceval, & prent s'amie devant lui, baifant & acolant; si se metent as plains cans.

*Or se cante. xxvii.*

Aucassins li biaux, li blons,  
 Li gentius, li amorous,  
 Est ifus del gaut parfont,  
 Entre fes bras fes amors  
 Devant lui for son arçon.  
 Les eus li baïse & le front,  
 Et le bouce & le menton.  
 Ele l'a mis a raïson :  
 — Aucassins, biaux amis dous,  
 En quel tere en irons nous?  
 — Douce amie, que fai jou?  
 Moi ne caut u nous aïllons,  
 En forest u en destors,  
 Mais que je foie avec vous.  
 Passent les vaus & les mons,  
 Et les viles & les bors;  
 A la mer vinrent au jor,  
 Si descendent u sablon,  
 Lés le rivage.

*Or dient & content & fabloient. xxviii.*

Aucassins fu descendus entre lui & s'amie, si com  
 vous avés oi & entendu. Il tint son cheval par le  
 refne & s'amie par la main : si commencent aler  
 selonc le rive..... Il les acena & il vinrent a lui.  
 Si fist tant vers aus qu'il le missent en lor nef, &

quant il furent en haute mer, une tormente leva grande & merveilleuse qui les mena de tere en tere, tant qu'il ariverent en une tere estragne, & entrèrent el port du castel de Torelore. Puis demandèrent qués terre c'estoit, & on lor dist que c'estoit le tere le roi de Torelore. Puis demanda queus hon c'estoit ne s'il avoit guerre, & on li dist :

— Oil, grande.

Il prent congié as marceans, & cil le comandèrent a Diu. Il monte for son ceval, s'espée çainte, s'amie devant lui, & erra tant qu'il vint el castel. Il demande u li rois estoit, & on li dist qu'il gissoit d'enfant.

— E u est dont se femme ?

Et on li dist qu'ele estoit en l'ost, & si i avoit mené tous ciaus du pais. Et Aucassins l'oi, si li vint a grant merveille, & vint au palais & descendi entre lui & s'amie; & ele tint son ceval, & il monta u palais l'espée çainte, & erra tant qu'il vint en le canbre u li rois gissoit.

*Or se cante. xxix.*

En le canbre entre Aucassins,  
Li cortois & li gentis;  
Il est venus dusque au lit  
Alec u li rois se gift;  
Par devant lui s'arestit,  
Si parla, oés que dist :



— Di va! faus, que fais tu ci?  
— Dist li rois : Je gis d'un fil.  
Quant mes mois sera conplis  
Et ge farai bien garis,  
Dont irai le messe oir,  
Si com mes ancestre fist,  
Et me grant guerre esbaudir  
Encontre mes anemis :  
Ne lairai mie.

*Or dient & content & fabloient. xxx.*

Quant Aucassins oi enfi le roi parler, il prist tous les dras qui for lui estoient, si les houla aval le canbre. Il vit derière lui un baston : il le prist; si torne, si fiert, si le bati tant que mort le dut avoir.

— Ha! biaux sire, fait li rois, que me demandés vos? Avés vos le fens dervé, qui en me maison me batés?

— Par le cuer Diu! fait Aucassins, malvais fuis a putain, je vos ocirai se vos ne m'afiés que jamais hom en vo tere d'enfant ne gerra.

Il li afie; & quant il li ot afié :

— Sire, fait Aucassins, or me menés la u vostre fenme est en l'ost.

— Sire, volentiers, fait li rois.

Il monte for un cheval & Aucassins monte for le sien, & Nicolete remest es cambres la roine. Et li rois & Aucassins cevaucièrent tant qu'il vinrent la

u la roine estoit, & trovèrent la bataille de poms  
de bos waumonnés & d'ueus & de frès fromages;  
& Aucassins les conmença a regarder, si s'en ef-  
mervella molt durement.

*Or se cante. xxxi.*

Aucassins est arestés

. . . . .

Si coumence a regarder  
Ce plenier estor canpel :  
Il avoient aportés  
Des fromages frès allés,  
Et puns de bos waumonés,  
Et grans canpegneus caupés.  
Cil qui mius torble les gués  
Est li plus sire clamés.  
Aucassins li preus, li ber,  
Les coumence a regarder,  
S'en prist a rire.

*Or dient & content & fabloient. xxxii.*

Quant Aucassins vit cele merveille, si vint au roi,  
si l'apele :

- Sire, fait Aucassins, font ce ci vostre anemi?
- Oil, sire, fait li rois.
- Et vourriés vos que je vos en venjasse?
- Oie, fait il, volentiers.

Et Aucassins met le main a l'espée, & se lance enmi aus, si commence a ferir a destre & a fenestre, s'en ocist molt. Et quant li rois vit qu'il les ocioit, il le prent par le frain & dist :

— Ha ! biaux sire, ne les ociés mie si faitement.

— Comment ! fait Aucassins, enne volés vos que je vos venge ?

— Sire, dist li rois, trop en avés vos fait. Il n'est mie costume que nos entrocions li uns l'autre.

Cil tornent en fuies ; & li rois & Aucassins s'en repairent au castel de Torelore ; & les gens del pais dient au roi qu'il cast Aucassin fors de sa tere, & si detiegne Nicolete a ues son fil, qu'ele sanbloit bien fenme de haut lignage. Et Nicolete l'oi, si n'en fu mie lie, si commença a dire.

*Or se cante. xxxiii.*

Sire rois de Torelore,  
Ce dist la bele Nichole,  
Vostre gens me tient pour fole :  
Quant mes dous amis m'acole,  
Et il me sent grasse & mole,  
Dont fui jou a tele escole  
Baus, ne trefce, ne carole,  
Harpe, gige ne viole,  
Ne deduis de la nimpole  
N'i vauroit mie.

*Or dient & content & fabloient. xxxiv.*

Aucassins fu el castel de Torelore & Nicolete s'amie, a grant aise, a grant deduit, car il avoit avec lui Nicolete sa douce amie que tant amoit. En ço qu'il estoit en tel aisse & en tel deduit, & unes estores de Sarrafins vinrent par mer, s'asalerent au castel, si le prissent par force. Il prissent l'avoir, s'enmenèrent caitis & kaitives. Il prissent Nicolete & Aucassin, & si loierent Aucassin les mains & les piés, & si le jetèrent en une nef & Nicolete en une autre. Si leva une tourmente par mer qui les espartit. Li nés u Aucassins estoit ala tant par mer waucrant qu'ele ariva au castel de Biaucaire; & les gens du pais cururent au lagan, si trovèrent Aucassin, si le reconurent. Quant cil de Biaucaire virent lor damoisel, s'en firent grant joie, car Aucassins avoit bien més u castel de Torelore trois ans, & ses péres & sa mère estoient mort. Il le menèrent u castel de Biaucaire, si devinrent tot si home, si tint se tere en pais.

*Or se cante. xxxv.*

Aucassins s'en est alés  
 A Biaucaire sa cité :  
 Le pais & le regné  
 Tint trestout en quiteé.

Jure Diu de maisté  
Qu'il li poise plus affés  
De Nicolete au vis cler  
Que de tot sen parenté,  
S'il estoit a fin alés.  
— Douce amie o le vis cler,  
Or ne vous fai u quester.  
Ainc Dius ne fist de regné,  
Ne par terre ne par mer,  
Se t'i quidoie trover,  
Ne t'i queisise.

*Or dient & content & sabloient. xxxvi.*

Or lairons d'Aucaffin, si dirons de Nicolete. La nés u Nicolete estoit estoit le roi de Cartage, & cil estoit ses péres; & si avoit doze frères tous princes u rois. Quant il virent Nicolete si bele, si li portèrent molt grant honor, & fissent feste de li, & molt li demandèrent qui ele estoit, car molt fanbloit bien gentius fenme & de haut. Mais ele ne lor fot a dire qui ele estoit : car ele fu preée petis enfes. Il nagierent tant qu'il arivèrent desous le cité de Cartage; & quant Nicolete vit les murs del castel & le pais, ele se reconut, qu'ele i avoit esté, norie & preée petits enfes, mais ele ne fu mie si petis enfes que ne feust bien qu'ele avoit esté norie en le cité.

*Or se cante. xxxvii.*

Nichole li preus, li sage,  
 Est arivée a rivage :  
 Voit les murs & les estages,  
 Et les palais & les sales  
 Dont si s'est clamée laffe :  
 — Tant mar fui de haut parage,  
 Ne fille au roi de Cartage,  
 Ne cousine l'amuaffle !  
 Ci me mainnent gent sauvage !  
 Aucassins, gentius & sages,  
 Frans damoissiaus honorables,  
 Vos douces amors me hastent,  
 Et semonent & travaillent.  
 Ce doinst Dius l'esperitables  
 C'oncor vous tiengne en me brace,  
 Et que vous baiffiés me face,  
 Et me bouce & mon visage,  
 Damoissiaus sire.

*Or dient & content & fabloient. xxxviii.*

Quant li rois de Cartage oi Nicolete enfi parler,  
 il li geta ses bras au col.  
 — Bele douce amie, fait il, dites moi qui vous  
 estes; ne vos esmaiés mie de mi.  
 — Sire, fait ele, je fui fille au roi de Cartage,  
 & fui preée petis enfes, bien a quinze ans.

Quant il l'oïrent ensi parler, si feurent bien qu'ele difoit voir : si fissent de li molt grant feste, si le menèrent u palais a grant honeur si conme fille de roi. Baron li vourent doner un roi de paiens, mais ele n'avoit cure de marier. La fu bien trois jors u quatre. Ele se porpenfa par quel engien ele porroit Aucassin querre. Elequist une viele, s'aprist a vieler. Tant c'on le vaut marier un jor a un roi rice paien; & ele s'enbla la nuit, si vint au port de mer, si se herberga ciés une povre fenme for le rivage. Si prist une herbe, si en oïnst son chief & son visage, si qu'ele fu tote noire & tainte; & ele fist faire cote & mantel & cemisse & braies, si s'atorna a guife de jogleor. Si prist se viele, si vint a un marounier, si fist tant vers lui qu'il le mist en se nef. Il dre-cièrent lor voile, si nagierent tant par haute mer qu'il arivèrent en le terre de Provence; & Nicolete issi fors, si prist se viele, si ala vielant par le pais tant qu'ele vint au castel de Biaucaire, la u Aucassins estoit.

*Or se cante. xxxix.*

A Biaucaire sous la tor  
Estoit Aucassins un jor :  
La se fist for un perron,  
Entor lui si franc baron.  
Voit les herbes & les flors,  
S'oït canter les oïsellons :

Membre li de ses amors,  
De Nicolete le prous,  
Qu'il ot amée tans jors,  
Dont jete soupirs & plors.  
Es vous Nichole au peron,  
Trait viele, trait arçon;  
Or parla, dist sa raïson :  
— Escoutés moi, franc baron,  
Cil d'aval & cil d'amont :  
Plairoit vos oïr un son  
D'Aucassin un franc baron,  
De Nicolete la prous ?  
Tant durèrent lor amors  
Qu'il le quist u gaut parfont.  
A Torelore u dongon  
Les prissent paiien un jor.  
D'Aucassin rien ne savons ;  
Mais Nicolete la prous  
Est a Cartage el donjon,  
Car fes père l'aime mout,  
Qui fire est de cel roion.  
Doner li volent baron  
Un roi de paiiens felon :  
Nicolete n'en a foing,  
Car elle aime un danfellow  
Qui Aucassins avoit non.  
Bien jure Diu & fon non  
Ja ne prendera baron  
S'ele n'a fon ameor  
Que tant desire.



*Or dient & content & sabloient. XL.*

Quant Aucassins oi enfi parler Nicolete, il fut molt liés; si le traist d'une part, si li demanda :

— Biaux dous amis, fait Aucassins, favés vos nient de cele Nicolete dont vos avés si canté?

— Sire, oie, j'en fai com de le plus france creature & de le plus gentil & de le plus fage qui onques fust née. Si est fille au roi de Cartage, qui le prift la u Aucassins fu pris, si le mena en le cité de Cartage, tant qu'il feut bien que c'estoit sa fille : si en fist molt grant feste. Si li veut on doner cascun jor baron un des plus haus rois de tote Espagne; mais ele se lairoit ançois pendre u ardoir qu'ele en prefist nul, tant fust rices.

— Ha! biaux dous amis, fait li quens Aucassins, se vous voliiés raler en cele terre, se li dissifiés qu'ele venist a mi parler, je vos donroie de mon avoir tant com vos en oferiés demander ne prendre. Et faciés que por l'amor de li ne voul je prendre fenme, tant soit de haut parage; ains l'atent, ne ja n'arai fenme se li non. Et se je le feufce u trover, je ne l'eufce ore mie a querre.

— Sire, fait elle, se vos çou faiffiés, je l'iroie querre por vos & por li que je molt aim.

Il li asie, & puis si li fait doner vint livres. Elle se part de lui, & il pleure por le douçor de Nicolete. Et quand elle le voit plorer :

— Sire, fait ele, ne vos esmaiés pas, que dusqu'a pou le vos arai en ceste ville amenée, si que vos le verrés.

Et quant Aucassins l'oi, si en fu molt liés. Et ele se part de lui, si traist en le vile a le maison le viscontesse, car li visquens ses parrins estoit mors. Ele se hergala, si parla a li tant qu'ele li gehi son affaire, & que le viscontesse le recounut, & feut bien que c'estoit Nicolete, & qu'ele l'avoit norric. Si le fist laver & baignier & sejourner uit jors tous plains. Si prist une herbe qui avoit non esclaire, si s'en oint, si fu ausi bele qu'ele avoit onques esté a nul jor. Si se vesti de rices dras de soie dont la dame avoit affés; si s'affist en le canbre for une cueute pointe de drap de soie, si apela la dame & li dist qu'ele alast por Aucassin son ami. Et ele si fist. Et quant ele vint u palais, si trova Aucassin qui ploroit & regretoit Nicolete s'amie por çou qu'elle demouroit tant; & la dame l'apela, si li dist :

— Aucassins, or ne vos dementés plus, mais venés ens aveuques mi, & je vos mostrerai la riens el mont que vos amés plus, car c'est Nicolete vo douce amie qui de longes terres vos est venue querre.

Et Aucassins fu liés.

*Or se cante. xli.*

Quant or entent Aucassins  
De s'amie o le cler vis,  
Qu'ele est venue el pais,  
Or fu liés, ainc ne fut si.  
Aveuc la dame s'est mis :  
Dusqu'a l'ostel ne prift fin ;  
En la canbre se font mis  
La u Nicholette fist.  
Quant ele voit son ami,  
Or fu lie, ainc ne fu si ;  
Contre lui en piés sali.  
Quant or le voit Aucassins,  
Andeus ses bras li tendi,  
Doucelement le recuilli,  
Les cus li baïsse & le vis.  
La nuit le laissent ensi,  
Tresqu'au demain par matin  
Que l'espouza Aucassins :  
Dame de Biaucaire en fist ;  
Puis vesquirent il mains dis  
Et menèrent lor delis.  
Or a sa joie Aucassins  
Et Nicholette autresi.  
No cantefable prent fin :  
N'en fai plus dire.

FIN.

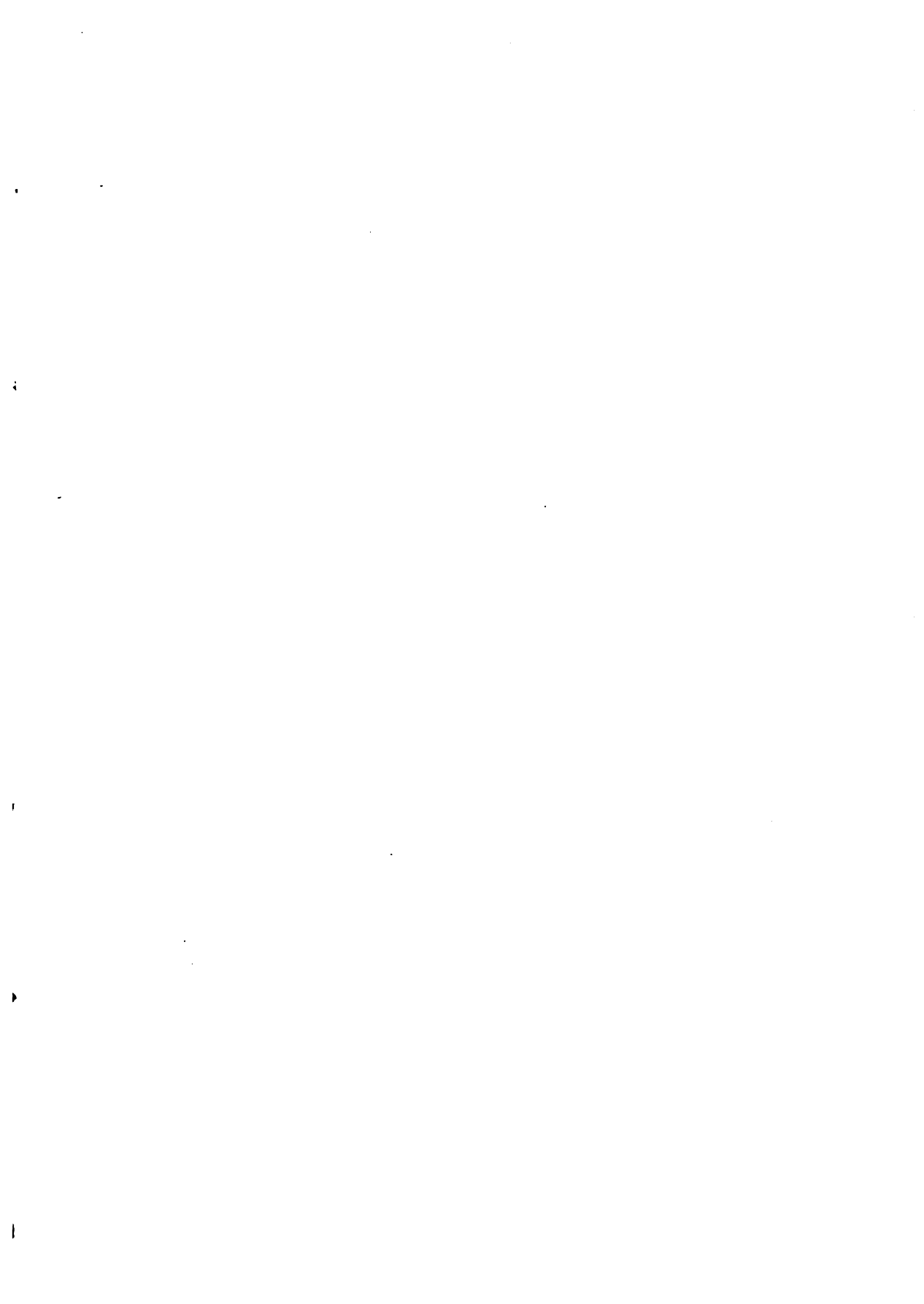


## NOTE FINALE

La *chante-fable* d'Aucassin et Nicolette a été publiée et traduite plusieurs fois; on trouvera les indications nécessaires à ce sujet dans l'introduction de l'édition donnée par MM. Moland et d'Héricault dans le volume de la *Bibliothèque elzevirienne* intitulé : *Nouvelles françoises du XIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, Jannet, 1859). A. Delvau a réimprimé cette édition en caractères gothiques, en y joignant une traduction fort médiocre (Paris, Bachelin, 1866). Une version allemande élégante et fidèle a été donnée par M. W. Hertz (Vienna, 1865). Enfin une grande partie du texte a été insérée dans les éditions successives de la *Chrestomathie* de M. Bartach. — J'ai indiqué ci-dessous les leçons du manuscrit (B. N. fr. 2168) que j'ai cru devoir corriger, parce qu'elles étaient visiblement fautives. J'ai d'ailleurs respecté l'orthographe du manuscrit, bien qu'elle ne soit ni conséquente ni bonne : par exemple *s* simple et *s* double y sont perpétuellement employées l'une pour l'autre; je n'ai introduit d'uniformité que pour le nom du héros, écrit tantôt *Aucassin*, tantôt *Aucassin*, et le plus souvent abrégé. J'ai rendu par *us* le signe *x* à la fin des mots où il a cette valeur (*Dex*, *bïax*, etc.). — Je n'ai pas marqué toutes les petites divergences de mon édition d'avec celle de MM. Moland et d'Héricault : dans la plupart des cas, la leçon du manuscrit, que j'ai corrigée, a été maintenue telle quelle par ces éditeurs; cependant quelquefois aussi ils ont fait la correction. Les leçons précédées du sigle *E.* (*Bibliothèque elzevirienne*) sont fautives et s'écartent du manuscrit.

I v. 8 *bïax* est l. d., *E.* *Dax* — II *Titre E.* *fabloient* — l. 17 *E.* *saupris* — 18 *ceualers* — 42 *honors* — III v. 11 *moullie* — 12 *E.* *prens* — 16 *melcraire*, *E.* *mel traire* — 18 *donc* — IV l. 1 *E.* *Biaucaire* — 5 *Sire quens* — 9 le *p.* et *auoir* — 12 *E.* qu'il i vient à ce qu'il i p. — V v. 4 *panturee* — 25 *far* — VI l. 16 *quens* —

30 cen p. — 40 li bien s. — 52 ise se d. — VII v. 13 venir — VIII l. 8 E. se j. — 23 que je le d. — 42 et Aucasin falie — IX v. 4 E. li — 5 E. deman d'aciers — 8 E. li aume — 13 es *manque* — ji d. — X l. 12 se se l. — 16 le *manque* — 22 E. siés — 27 c. herm et n. — 30 f. et quil — 36 se le, si qui li e. — 41 gerroie — 42 gerre — 48 obliees — 53 que laroie — 55 Ce *manque*, et je voil — 56 fai — 63 se — 66 voire fait auoire fait l., E. voire, fait, a! voire, fait l. — 71 E. siés an vie — XI v. 41 Or ni c. — XII l. 6 center — 7 se li — 8 des c. — 22 le l. — 31 et sans g. — 35 faele — XIII v. 4 Et samie a r. — 14 autre regnes — XIV l. 7 E. jus — 31 qui locessent — 36 E. nes a. — 37 si — XV v. 3 Li a. — 12 entens — XVI l. 3 E. si diu — 7 des c. — 12 fait il, E. se je — 14 si mardo on — XVII v. 9. li *manque* — 10 grant *manque* — XVIII l. 4 sauuaces — 8 traïen — 13 Bel enfait ele — 17 garins — 20 et qui le — 24 se le — 32 madchait — XIX v. 1 E. o le vis ilen — 3 cenin — 7 E. U a forkeut — 11 Si — 18 par lei v. — 21 Ja ne ne s. — XX l. 9 E. eut — 15 E. Qui que derve, n'ost joie Aucasins — XXI v. 8 au cors corset — XXII l. 21 E. Garins — 38 des s. — 46 couïen — 48 laiscie — 50 Bel enfait fait a. — XXIII v. 13 oiël — XXIV l. 6 et des gans — 23 E. fetés — 37 E. sais — 55 p. l. m. — 57 E. bus — 62 desou — 66 ploueraï — 80 E. aperçut — 90 tant — XXV v. 4 les bl. — 5 Je quid que .x. l. — XXVI l. 8 E. sens — 16 E. elle — 21 E. ils — 22 monta — XXVIII l. 4 E. ils — 5 qui le m. — XXIX v. 7 fau — 12 E. ancissor — XXX l. 20 se sen esmeuella — XXXII l. 9 qui jes — 11 mi — 12 en voles v. — 18 E. rois — 19 aueuc — XXXIII v. 6 E. cele — XXXIV l. 5 uns c. — E. s. p. et ses mères — XXXV v. 11 v. ai u. — 12 diu — XXXVI l. 2 le *second* estoit *manque* — 4 se li — 8 pree — 12 pree — XXXVII v. 3 astages, E. ostages — 7 E. Que — 8 E. Que — 9 sauuages — 15 men br. — XXXVIII l. 6 pree — 16 herbega — 20 E. se v. — 21 se f. — XL l. 2 se li d. — 24 se li f. — 28 se que — 39 se se v. — 49 duce — XLI v. 4 l. canç n. — 14 recaulli.

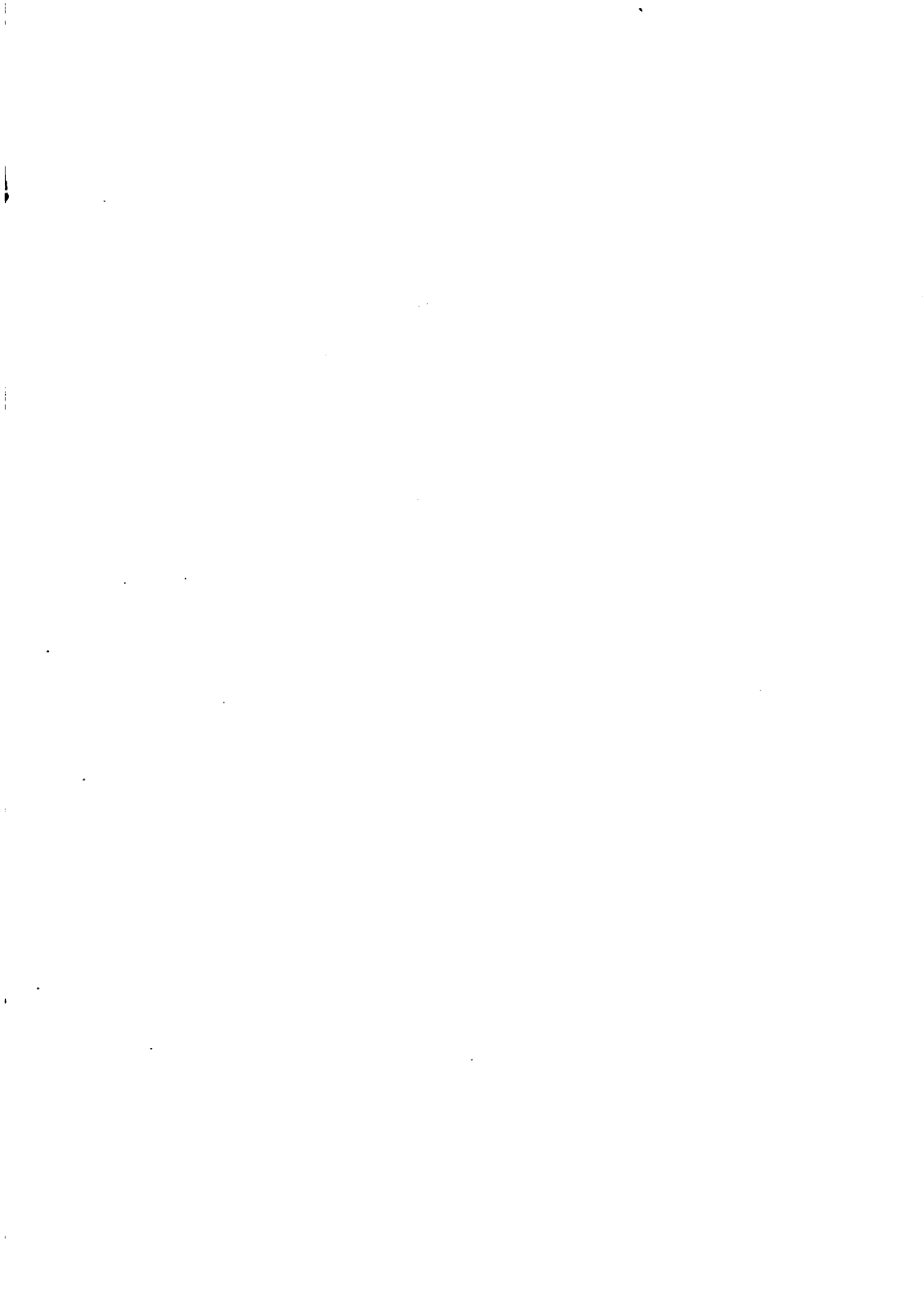




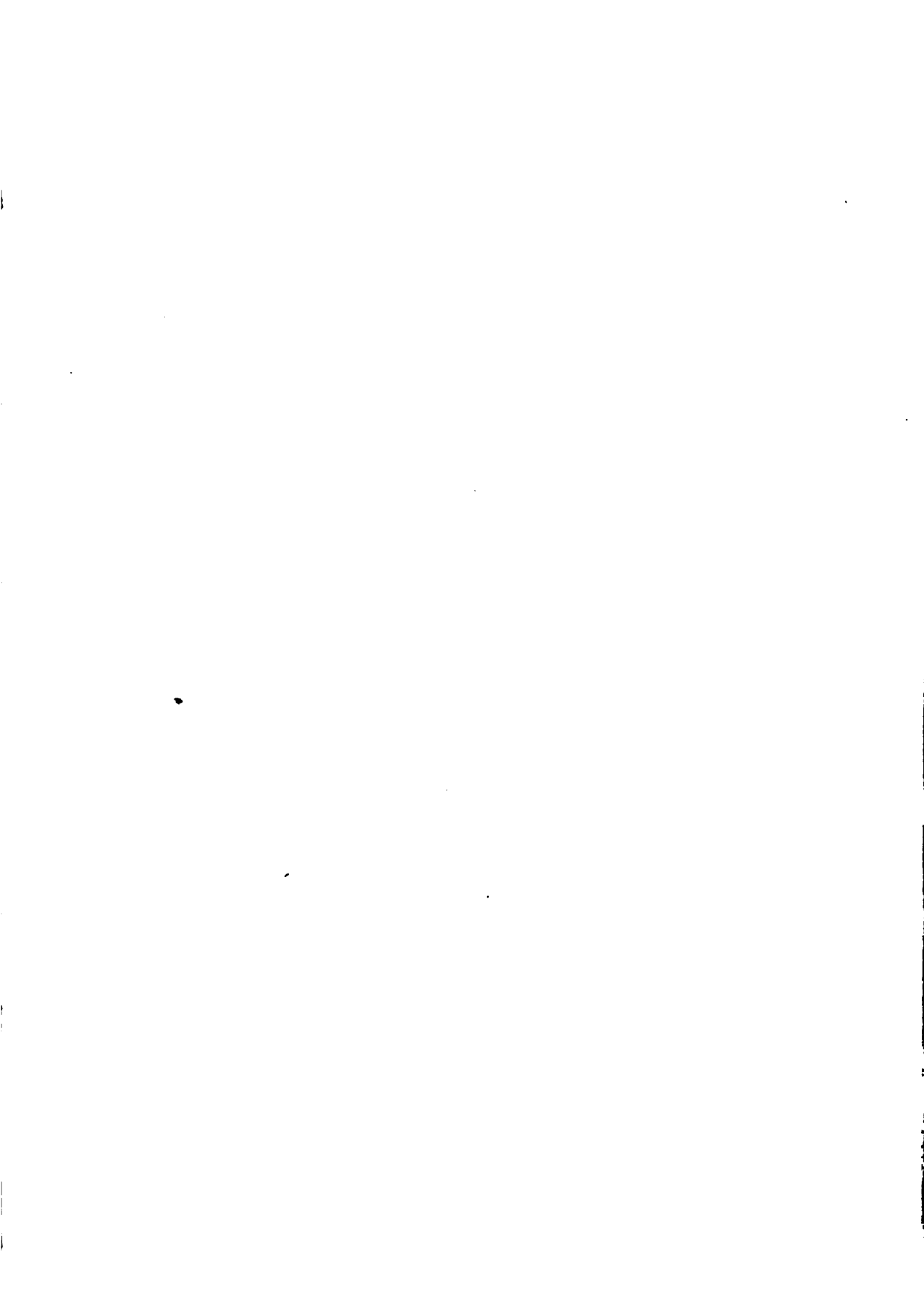














HW 5RYV H



